

LA NOUVELLE REVUE DE HONGRIE ET SES AMIS FRANÇAIS (1932–44)

LA CAUSE HONGROISE : UNE MACHINE A VOYAGER
DANS LE TEMPS POUR LES CATHOLIQUES ET LES JEUNES
NON-CONFORMISTES

HENRI DE MONTETY

Eötvös Loránd Université, Budapest
Hongrie

La Hongrie des années trente était un prétexte pour certains contemporains, de même qu'elle l'est de nouveau pour l'historien. Dans la perception de Français parmi lesquels on compte, en particulier, de jeunes non-conformistes, des catholiques et certains monarchistes, la Hongrie était un monde anachronique au sein duquel ces derniers pouvaient observer les contours de leurs propres aspirations et contradictions ; la cause hongroise était, en quelque sorte, une manifestation extérieure de leur propre situation à l'aube du monde moderne. Dans leur majorité, ces magyrophiles furent conquis à la cause hongroise par le biais de la *Nouvelle revue de Hongrie* (1932–44), revue rédigée en français à Budapest sous la double direction de Georges Ottlik et Joseph Balogh. Toutefois, la nature des objectifs hongrois, ainsi que les contraintes qui pesaient sur la revue firent que, en réalité, ces derniers parvinrent bien rarement à une réelle communion d'esprit avec leurs amis français. Malgré ces divergences, il m'est apparu que l'amitié franco-hongroise des années trente a suivi une évolution générale en trois phases, liées, d'une part, aux perspectives de révision territoriales concernant la Hongrie, et, d'autre part, à l'avenir de l'Europe en général : l'Espoir (1932–36) ; la Foi (1935–39) ; la Charité (1939–44). La Hongrie des années trente est une manière d'observer, dans des circonstances particulières, le défi de la modernité de même que les difficultés rencontrées par des hommes qui devaient l'affronter en rangs dispersés malgré leurs efforts pour former un front cohérent, rangé derrière l'étendard hongrois.

Mots-clef : Hongrie, relations franco-hongroises, entre-deux-guerres, deuxième guerre mondiale, catholicisme, non-conformisme, monarchisme, modernité, épistémologie

Histoire de la révolte

Les hommes les plus impliqués dans l'amitié franco-hongroise entre les deux guerres furent des révoltés, soit contre l'ordre établi (les Français), soit contre le *statu quo* diplomatique (les Hongrois) ; toujours, ils luttèrent contre les idées reçues de leurs contemporains. Les Français étaient des intellectuels, des aristocra-

tes ou des prêtres, des journalistes à gros ou petits revenus, voire des hommes d'État, parfois de simples jeunes gens. Tous étaient, pour une raison ou pour une autre, révoltés. Quant aux Hongrois, ils étaient membres de l'élite sociale et politique, conservateurs à tous égards si ce n'était dans leur critique de l'ordre international établi par le traité de Trianon ; l'ambiguïté de leurs relations avec leurs bouillants partenaires français est sans doute le trait le plus intéressant de leur histoire commune.

Quant aux Français aux profils variés qui pour des raisons non moins variées s'intéressèrent à la Hongrie entre les deux guerres, peut-on les comprendre, peut-on écrire leur histoire ? Faisons d'emblée un détour. Voici ce qu'écrivait dans *Esprit* l'essayiste catholique et ancien résistant Jean-Marie Domenach, à propos d'un ouvrage consacré aux courants de pensée de la Résistance :

L'auteur déclare vouloir « expliquer au mieux les motifs de la vocation résistante ». Mais « il se tient presque constamment au plan des classifications habituelles [partis politiques], au lieu de regrouper les hommes et les tendances autour de quelques pôles dominants. L'historien n'a pas su se détacher assez de l'histoire pour ressaisir ces idées et ces tempéraments fondamentaux qui ont porté la Résistance : de la sorte, nous avons d'excellentes analyses d'évolutions historiques, à l'intérieur des catégories qui sont dessinées, mais jamais, ou presque, nous n'avons le sentiment de toucher le fond : ce qui fait d'un homme, à un certain moment, un insurgé. La moindre biographie nous en aurait appris plus long que tant de citations sur les cogitations constitutionnelles de droite et de gauche. Le livre, si nourri de documents, reste abstrait, et après avoir proclamé que la Résistance, c'était d'abord des hommes, et qui luttèrent et qui moururent, l'auteur cède fâcheusement à la méthode universitaire : ce ne sont plus guère qu'idées, faits et sources accumulés, une histoire idéologique et politique qui finit par écraser la vie qu'elle devait ressusciter. »¹

Autrement dit, en matière d'engagement éminent comme celui qui « fait d'un homme un insurgé », la recherche historique (surtout la « méthode universitaire », conçue comme une accumulation d'idées et de faits), serait beaucoup moins bien armée qu'une simple biographie pour saisir la pensée, par conséquent la vie. À travers ce jugement, Jean-Marie Domenach s'écarte sensiblement de la distinction d'usage entre les faits et les idées. La pensée dont il cherche à rendre compte est, en quelque sorte, constituée des idées vivantes. Selon lui, elle est du côté de la vie, particulièrement dans les circonstances exceptionnelles comme la Résistance, celles d'un engagement où elle doit s'incarner en action. Or, c'est l'engagement qui fait de la vie le prolongement de la pensée.

Au cours de l'Entre-deux-guerres, les représentants de l'amitié franco-hongroise eurent sans doute un engagement suffisamment insolite pour que l'on ob-

servât aussi, dans leur cas, cette irruption des idées dans la vie : l'apparition d'une pensée. L'étude de l'amitié franco-hongroise au cours des années trente suppose donc la prise en compte de la dynamique de l'engagement qui implique, elle-même, la proximité avec la vie. Étudier la vie, pour l'historien, c'est une gageure.

Histoire analytique – histoire synthétique

Supposons que la mission de l'histoire soit de restituer une image fidèle de la vie. Plusieurs historiens ont proposé de leur discipline une vision synthétique, plus ou moins opposée à l'histoire des faits chronologiques, dont l'objet était de saisir la vraie vie et non de simples abstractions (on dirait aujourd'hui : le vécu). Entreprise téméraire : l'histoire des *Annales* a montré combien la recherche de la synthèse peut conduire à l'embourbement dans l'analyse. Pour illustrer mon propos, je m'appuierai sur deux historiens. Le premier, Sándor Domanovszky (1877–1955), fut un universitaire hongrois apprécié dans l'entre-deux-guerres, auteur, entre autres, d'une monumentale *Histoire culturelle de la Hongrie*, où l'histoire culturelle correspond à l'histoire de l'esprit dans ses manifestations matérielles et immatérielles. Dans l'introduction de cet ouvrage, publiée en 1939, Domanovszky expliquait que l'histoire de l'esprit (*szellemtörténet*) devait être considérée comme un complément, un approfondissement de l'histoire événementielle.²

Or, la première est de nature synthétique, la seconde de nature analytique. Il y avait chez lui une tentative de distinguer, au sein de la matière historique, les profondeurs de la surface. Le paradoxe, peut-être seulement apparent, était que les profondeurs étaient « complémentaires » de la surface. Ici est la difficulté de l'Histoire. Dans toutes autres sciences (à ma connaissance), la profondeur est théorique et la surface est la mise en pratique, plus ou moins fidèle, de la théorie. En histoire, au contraire, la surface règne et fait souvent office de théorie, tant les profondeurs apparaissent insondables.

Deuxième historien : au début des années 70, Paul Veyne publia un livre qui fit scandale dans lequel il déniait toute valeur à l'histoire événementielle, et surtout toute valeur théorique à l'Histoire tout court. Selon lui, l'histoire n'était pas une science, puisqu'elle n'avait pas de méthode et qu'elle n'expliquait rien. Dans son agréable jargon, l'histoire était constituée d'« intrigues », qu'il qualifiait aussi de « roman vrai ».³

Sándor Domanovszky et Paul Veyne ont vécu à des époques différentes, ont mis au point et ont suivi des pratiques dissemblables du métier d'historien (le premier fut un mandarin, le second plutôt un franc-tireur). Leurs visions de la discipline sont fort éloignées. Pourtant, elles se rejoignent dans leur volonté commune

d'extraire du fatras de sources historiques une matière qui sera, certes, parcellaire, mais aussi, et surtout, marquée du sceau de la synthèse. À l'opposé de l'ambition d'exhaustivité analytique, ils ont choisi un angle d'attaque précis et s'y tiennent, convaincus que, de ce point de vue, ils pourront observer la totalité de l'homme. Pour Domanovszky, c'est l'œuvre qui fait l'homme ; pour Paul Veyne, c'est la vie (le « roman vrai »). Une thèse s'impose : l'homme, dans sa vie et son œuvre, est un sujet de synthèse. Une hypothèse (non dialectique) se profile : la vie est une œuvre d'art.

La vie comme une œuvre d'art – trois avis proustiens

L'artiste qui renonce à une heure de travail pour une heure
de causerie avec un ami sait qu'il sacrifie
une réalité pour quelque chose qui n'existe pas [...].⁴

Depuis toujours, des artistes créent des œuvres et donnent un contour à leur monde personnel. Toutes ces œuvres, tous ces mondes, toutes ces vies sont vraies et sont des manifestations synthétiques de la réalité. Marcel Proust, qui n'était pas historien de profession, a exprimé de la manière la plus plastique cette proximité entre la vie et la littérature :

La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la littérature. Cette vie qui, en un sens, habite à chaque instant chez tous les hommes aussi bien que chez l'artiste.⁵

Selon Proust, la véritable connaissance de l'autre passe nécessairement par la connaissance des arts. Celui qui ignore l'art ne connaît rien d'autre que son propre lui-même :

Par l'art seulement nous pouvons sortir de nous, savoir ce que voit un autre de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre et dont les paysages nous seraient restés aussi inconnus que ceux qu'il peut y avoir sur la lune. Grâce à l'art, au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier, et autant qu'il y a d'artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition.⁶

Proust affirme, enfin, que c'est l'immensité du Temps qui rend l'homme insaisissable. Mais les milliers de pages de *À la Recherche du temps perdu* montrent qu'il ne renonça nullement à son ambition de décrire ses semblables

cela dût-il les faire ressembler à des êtres monstrueux, comme occupant une place considérable à côté de celle si restreinte qui leur est réservée dans l'espace, une place au contraire prolongée sans mesure,

puisque'ils touchent simultanément, comme des géants plongés dans les années à des époques, vécues par eux, si distantes, entre lesquelles tant de jours sont venus se placer – dans le Temps.⁷

La vie est littérature. Dans le sens inverse, la littérature, c'est la vie, c'est-à-dire que la littérature restitue la vie. En ouvrant une porte sur la béance du temps et en donnant une forme à l'autre, elle ressuscite les morts.

L'écriture de l'histoire : ressusciter les morts

Inutile de remonter jusqu'à la Bible ou à Michelet, ni même à Proust. Dans un article intitulé « L'histoire réelle » paru en 1935 dans la revue *Ordre nouveau*, le jeune publiciste René Dupuis exposait la vision de l'histoire du groupe de réflexion personnaliste éponyme, dont le but était, précisément, la recherche, dans le passé, des personnes :

L'objet de l'histoire ne réside pas pour nous dans le déroulement des « faits », mais dans les « actes » des hommes [...], pas l'espèce-homme soumis aux « lois » et « mécanismes » psychiques et matériels [...], mais l'homme-démiurge luttant pour dominer ces lois et mécanismes, pour se servir des automatismes, tant naturels qu'inventés par lui, sans s'y asservir. [...] En un mot, l'histoire est la recherche, dans le passé, des personnes : cette recherche permettant d'entrer en communion avec ces personnes et de vivre en esprit et en « actes » avec elles. [...] Si bien qu'il y a, pour nous, dans toute étude historique, deux parts : celle de la chronologie, des « faits », des « lois » et mécanismes qui doit être, ou rester, objet inerte de classification et de science exacte purement objective ; celle de la « prise à partie » qui est toute de violence spirituelle pour retrouver, contre le temps, le contact avec les hommes du passé. Afin d'entrer en communion avec les uns et en bataille avec les autres. Afin d'établir, ou de rétablir – sur le plan de l'esprit – les contacts et les filiations qui s'imposent entre personnes et valeurs que les hasards de la succession chronologique ou de la vie ont seuls pu dissocier, diviser ou même dresser les uns contre les autres.⁸

Les typologies se suivent et ne se superposent qu'imparfaitement. Voici, à peu près, où nous en sommes :

Domanovszky :	Évènements politiques vs. manifestations de l'esprit (dont l'histoire culturelle)
Veyne :	« Poussière événementielle » vs. « intrigues » ou « roman vrai »
Dupuis :	Faits, lois et mécanismes de l'histoire vs. La « prise à partie » par les personnes
Domenach :	Faits, idées vs. pensée, action (engagement)

Les quatre auteurs partagent la volonté de saisir la vérité en profondeur, une vérité liée, d'une part, à l'importance de l'expérience humaine et, d'autre part, à une approche spirituelle de l'histoire. Par contre, ils sont en désaccord quant à la valeur explicative de l'histoire : Sándor Domanovszky et René Dupuis reconnaissent la coexistence de plusieurs niveaux hiérarchisés ; Paul Veyne renonce à toute forme d'explication ; Jean-Marie Domenach cherche la source unique et ultime d'explication. Dans la poursuite de cette étude, j'emprunterai à chacun de ces auteurs ce qu'il a de meilleur : l'ardeur et la souplesse de Domanovszky et Dupuis, l'esprit critique de Veyne et l'intransigeance de Domenach.

L'histoire fictive – doctrine de l'action

Revenons à notre point de départ : la révolte. René Dupuis était un révolté, un jeune homme non-conformiste dans la France des années trente, comme il en fut de nombreux autres. Mais il doit nous intéresser particulièrement, car il fut un collaborateur de la *Revue de Hongrie* (1930–31), puis le rédacteur parisien de la *Nouvelle revue de Hongrie* (1932–33). En lui coexistaient la révolte contre la médiocrité de son époque en général et une sensibilité au problème hongrois en particulier.⁹

Lui et ses amis œuvraient pour un changement de mentalité plutôt que pour l'application d'un programme précis. Contrairement aux jeunes réalistes, ils négligeaient les faits.¹⁰ Pourtant, ils n'étaient pas des utopistes (au sens où l'utopie est un système dont la réalisation semble impossible) – on caractérisera trop facilement, *a posteriori*, d'utopie un mouvement qui a échoué, mais l'utopie ne se mesure pas (pas seulement) à la réussite ou à l'échec de l'entreprise. À défaut de prendre en compte les faits, les jeunes non-conformistes fondaient leur démarche sur la vie ; or, la vie est moins malléable que les faits. Pour reprendre la démonstration de Jean-Marie Domenach – qui fut, rappelons-le, collaborateur à la revue personnaliste *Esprit* après la guerre – l'engagement permet à la vie de féconder les idées, d'où la naissance d'une pensée. Ainsi l'axe de l'histoire est-il décalé de la chronologie superficielle des faits vers la trajectoire d'évolution de la pensée, considérée comme un reflet de la vie, qui est le vrai axe. Il ne s'agit pas de ramener les faits au simple état de conséquences insignifiantes, car, avant que l'homme décide d'être un « insurgé » et d'agir en conséquence, il subit la pression des événements ou du moins il effectue l'analyse critique des faits. Il existe donc une relation permanente entre les deux ordres que sont la vie et la pensée. À travers l'engagement. Les faits capables de susciter un engagement sont porteurs de vie (on en tirera les conséquences sur la question du mystère du bien et du mal).

Au début des années trente, Arnaud Dandieu, co-fondateur de l'*Ordre nouveau*, baptisa du nom de *méthode dichotomique* une doctrine de l'action réputée

capable d’embrasser tous les fondements théoriques du personnalisme, en particulier l’opposition apparemment irréductible entre le priorité individuelle, d’une part, et collective, d’autre part : (1) la conviction que la valeur suprême appartient à l’homme et (2) le besoin de « transformation de la société actuelle, courbée devant les faux dieux de l’argent ou de la “masse” en une société efficacement orientée vers la création personnelle ». Selon l’auteur d’un article de vulgarisation paru dans *Ordre nouveau* en décembre 1936, un singulier problème de tactique était posé par le « hiatus » qui séparait la « prise de conscience personnaliste » et la « prise de pouvoir par les personnalistes ». Pour le résoudre, les penseurs de l’*Ordre nouveau* proposaient de considérer la personne comme un « chemin à suivre », et non comme un point de départ (à la manière du libéralisme) ou comme un point d’arrivée (à la manière du marxisme). La clef de la méthode dichotomique était la conciliation de deux « attitudes au monde » : l’engagement et le désengagement. C’était, en quelque sorte, ramener la dialectique hégélienne à l’échelle humaine, envisager le cheminement de l’esprit à l’intérieur même de la personne et non plus au sein d’abstractions incontrôlées (i.e. comme l’État prussien). « La Dichotomie n’est pas abstraite, et est entièrement fondée dans l’acte humain, transcendé par la création » affirmait l’auteur de l’article.¹¹

Observons, en passant, que Lucien Febvre ne disait pas autre chose, en mai 1931, lors d’une conférence à la *Synthèse historique* dont Jean de Pange a noté le contenu dans son journal (avis à ceux qui, au nom des *Annales*, ont longtemps nié la part de la personne individuelle dans le processus historique – à moins que Pange ait mal compris...) :

Je vais à la « Synthèse historique » où M. Febvre, de Strasbourg, fait un exposé sur *l’individualité en histoire, le personnage historique*. Il rappelle qu’au XIX^e siècle, on cherchait comment l’individu crée la société. Aujourd’hui on cherche comment l’individu se libère de la société qu’on suppose à l’origine. Le personnage historique est celui qui a une opinion (c’est la définition que Bossuet donne de l’hérétique). Mais il y a un abîme entre ses opinions, ses projets, et ce qu’il peut réaliser (témoignage tragique des confessions de Luther). Or ce qui intéresse l’historien c’est de suivre la lutte entre l’individu d’exception et la masse qui cherche à l’user, à le neutraliser...¹²

Théorie de la connaissance

De la doctrine “dichotomique” de l’action découle naturellement, pour l’historien, une théorie de la connaissance. La dichotomie est une sorte de dialectique immédiate, qui précède les relations humaines et ne se déroule pas dans le temps. Comment étudier une histoire qui ne se déroule pas dans le temps ? À moins de sombrer dans un structuralisme déshumanisant, ce qui serait un comble pour une

doctrine qui se prétend personnaliste. Revenons une nouvelle fois à notre point de départ : la révolte. L'insurgé de Jean-Marie Domenach a fait le choix de la Résistance ; par ce choix de vie, il a fait de l'Histoire ce qu'il voulait qu'elle fût, même si l'incidence de son action personnelle sur le déroulement des faits est minime. L'engagement personnel est le double refus de la primauté et de l'inéluctabilité des faits. En déplaçant le centre de gravité historique des faits vers la pensée, le personnalisme pose comme modèle l'engagement personnel. Le monde de la pensée est potentiellement libre – et plus il sera effectivement libre, plus le sera aussi le monde des faits. L'« homme-démiurge » doit lutter « pour dominer [les] lois et [les] mécanismes », écrivait René Dupuis. Pour cela, le monde des faits doit être dépouillé de la temporalité considérée comme mouvement inexorable (progrès ou déclin inéluctables, cycles accablants d'ennuis), pour laisser place à une temporalité véritablement affranchie. Le personnalisme, tel que je l'ai compris de mes quelques lectures, n'est pas l'abolition du temps – au contraire, il vise à son épiphanie.

Fort bien. Et qu'en est-il de la théorie de la connaissance ? La temporalité générale n'a de signification qu'en tant que reflet de temporalités particulières, à condition que celles-ci existent, c'est-à-dire qu'existent des « insurgés » authentiques, car ces temporalités particulières sont nécessairement libres, sinon elles ne sont pas. Il n'y a de vraie Histoire que s'il y a des hommes vivants. L'Histoire est donc subjective. Il n'y a de vraie Histoire que si l'on parvient à pénétrer le rêve éveillé de ces hommes vivants. L'Histoire est donc fictive.

Dans cet ordre d'idée, les années trente nous offrent un matériau de choix, dans lequel les relations franco-hongroises sont plantées comme un thermomètre.

Méthodologie pour l'historien – deux outils proustiens

[La mémoire involontaire] est le contrôle de la vérité [...],
avec cette infaillible proportion de lumière et d'ombre,
de relief et d'omission, de souvenir et d'oubli
que la mémoire ou l'observation consciente
ignoreront toujours.¹³

L'Histoire vivante nous est apparue tour à tour comme un ensemble d'œuvres spirituelles, comme un enchevêtrement d'« intrigues », comme la pensée ou bien l'engagement des personnes. Ces manifestations libres de l'activité humaine sont-elles vraiment insaisissables, sinon par la mémoire involontaire, comme le déclare Proust ? En ce cas, l'historien, champion de « l'observation consciente », serait bien mal engagé.

Malgré son avertissement défavorable, Proust peut pourtant nous aider, sans doute, car il a longtemps réfléchi et, de plus, il n'était pas rebuté par les contradictions.

Dans une de ses dernières études qualifiée de « retour à l'essentiel » (comprendre : contre les aberrations post-modernes), l'historien anglais Geoffrey Elton soutient que les faits historiques, étant impossibles à reproduire sous forme d'expérience, sont encore plus indépendants de l'homme que les faits scientifiques.¹⁴ Cette affirmation est spirituelle et provocante, mais elle manque sa cible (car celle-ci a bougé). Les sciences exactes – la physique en particulier, science des sciences – ont développé au XX^e siècle de nouvelles approches fondées sur l'importance du point de vue de l'observateur (la relativité, la mécanique quantique). Et le contrecoup porté par les théoriciens du chaos (qui ont renouvelé la notion de hasard) n'a fait, à sa manière, que confirmer la même tendance : même dans les sciences exactes, le fait brut, isolé n'existe plus (en tant qu'objet saisissable).

J'ajouterai que dans la discipline historique, le chercheur est non seulement impliqué en tant qu'observateur, mais il se sent lui-même, en même temps, observé. L'objectivité, considérée comme la mise à distance de l'objet, est un effort nécessaire, mais qui a lieu en lui-même, par dédoublement plutôt qu'éloignement ; elle correspond simplement à l'honnêteté intellectuelle et professionnelle, que l'on peut désigner par le terme de déontologie, fondée, si possible, sur une solide éthique. Il est erroné, à mon sens, de dire que l'histoire n'est pas une science, car l'expérimentation y est impossible. L'historien est un expérimentateur insatiable : il observe les jeux du hasard passés, tels qu'ils se reproduisent, sous ses yeux et sous son propre contrôle, en lui-même ; il est un être doué d'empathie. Paul Ricœur affirme que « [...] l'histoire a pour objet ultime des hommes comme nous, agissants et souffrants, dans des circonstances qu'ils n'ont pas produites, et avec des résultats voulus et non voulus. »¹⁵ Les souffrances de l'homme doivent aussi être celles de l'historien qui écrit son histoire (quant aux souffrances de son lecteur, j'y arrive bientôt...).

Le matériau historique est à la fois proche et lointain ; comme l'écrivait Proust, le passé est observé à travers un télescope, mais son reflet se réfléchit entre les fines lamelles d'un microscope.

Bientôt je pus montrer quelques esquisses. Personne n'y comprit rien. Même ceux qui furent favorables à ma perception des vérités [...] me félicitèrent de les avoir découvertes au « microscope », quand je m'étais au contraire servi d'un télescope pour apercevoir des choses, très petites en effet, mais parce qu'elles étaient situées à une grande distance, et qui étaient chacune un monde. Là où je cherchais les grandes lois, on m'appelait fouilleur de détails.¹⁶

Le malentendu mis en évidence par Proust est lié à l'apparition d'un troisième niveau, justement celui du lecteur. Ce lecteur cherche des renseignements fiables, exacts et précis sur la vérité passée. Or, il doit souvent se contenter de généralités pusillanimes (cf. l'avis de Jean-Marie Domenach: « on ne touche pas le fond »). L'Histoire, discipline artistique et scientifique (?), est-elle en mesure de satisfaire ce lecteur exigeant, en restituant une vérité complète et cohérente, autrement dit : un univers ? « Autant qu'il y a d'artistes originaux, dit Proust, autant nous avons de mondes à notre disposition. »¹⁷ À chaque artiste, donc, son propre univers ; et tous sont vrais, tous sont complets et cohérents, tous se suffisent à eux-mêmes et tous, bien entendu, restituent, à moins de ne pas pouvoir être pris au sérieux, une vision loyale et authentique de la vie passée. Évitions une querelle de mots (ou presque) : supposons, de manière irénique, qu'il n'existe qu'un seul univers, mais que ses reflets soient effectivement multiples. Chaque « intrigue », constituée en unité cohérente, aurait sa part dans la représentation du passé. Dès lors comment l'intrigue doit-elle être nouée pour s'élever au-dessus de l'anecdote ? Par quel procédé rendre fidèlement la fécondation des idées par la vie, c'est-à-dire l'apparition de la pensée ? Comment mettre en évidence le processus intime qu'est l'engagement d'une personne ? Interrogeons encore Proust : c'est par la métaphore. C'est-à-dire par la mise en rapport incongrue de deux objets distincts, capable d'établir une tension qui fait surgir la vérité comme d'un arc électrique :

On peut faire se succéder indéfiniment dans une description les objets qui figuraient dans le lieu décrit, la vérité ne commencera qu'au moment où l'écrivain prendra deux objets différents, posera leur rapport, analogue dans le monde de l'art à celui qu'est le rapport unique de la loi causale dans le monde de la science, et les enfermera dans les anneaux nécessaires d'un beau style. Même, ainsi que la vie, quand en rapprochant une qualité commune à deux sensations, il dégagera leur essence commune en les réunissant l'une à l'autre pour les soustraire aux contingences du temps, dans une métaphore.¹⁸

À peu près à la même époque que Proust, affichant dans son domaine le même dédain pour le positivisme, Husserl écrivait que « L'intention signitive ne fait que renvoyer à l'objet, [tandis que] l'intention intuitive nous le représente au sens fort du mot, elle apporte quelque chose de la plénitude de l'objet lui-même [...]. Au contraire, la représentation signitive [...] n'est "à proprement parler" pas du tout "une représentation", il n'y a rien de l'objet qui vive en elle. »¹⁹ Autrement dit, en descendant du niveau de la représentation philosophique vers celui de la narration historique : on peut s'échiner à dresser l'inventaire des faits, à leur donner un nom et une date (aspect signitif), ils ne revivront « pleinement », c'est-à-dire n'accéderont à l'état de synthèse, qu'à la condition d'être mis dans une corrélation inattendue (aspect intuitif), d'où la métaphore.

**Le microscope historique et la métaphore :
à la recherche des voies dans l'histoire. Le labyrinthe**

Retenons donc, pour la suite, ces deux outils concrets prodigués par Proust à l'historien : d'une part, le *télescope-microscope*, qui incite à s'interroger sans cesse sur la taille des objets observés en même temps que sur leurs affinités (c'est la problématique principale de la micro-histoire) ; d'autre part, la *métaphore*, envisagée comme représentation fidèle de la cause, ce grand problème des études historiques (c'est l'une des problématiques du post-modernisme).

Les hommes agissent intuitivement. Guidés par l'inspiration, ils tâtonnent dans l'inconnu, dans ce qui n'existe pas encore. Ils sont à la fois proches et lointains du but car les *voies* de l'histoire sont multiples, certaines sont sans issue, d'autres sont pleines de détours, et, enfin, l'une d'entre elles est peut-être directe jusqu'au centre du labyrinthe, là où tout se dénoue pour accéder à un autre labyrinthe. Une chronologie, aussi détaillée qu'elle soit, ne peut rendre fidèlement cet enchevêtrement de relations réelles et potentielles qui constituent l'expérience vécue des hommes du passé. Il ne s'agit pas, non plus, de revenir à une posture épistémologique désuète. Le labyrinthe que je propose, dans lequel cheminent péniblement les hommes, cette arborescence de hasards, de choix, d'occasions manquées et autres farces du destin ou cadeaux, plus ou moins bien venus, de la providence, est celui des modernes fractales dont les élégantes formes s'imbriquent les unes dans les autres à différentes échelles successives, jusqu'à l'infini. Tout événement y est un écho particulier inséré dans une succession infinie d'événements semblables, advenus à plus ou moins petite ou grande échelle. René Girard n'affirme-t-il pas que le ressort principal de l'action est l'imitation ?²⁰ Cette grille d'analyse peut être appliquée à tout objet de recherche historique. J'espère donner à l'amitié franco-hongroise des années trente une allure suffisamment indéterminée pour que soient pleinement mises en évidence les erreurs et les certitudes, les hésitations, les bons et mauvais calculs, et surtout la présence permanente de l'irrationnel.

Mais conservons aussi tout notre sang-froid, et soyons prudents, car il serait fâcheux de suivre Proust jusqu'aux abords de la pensée magique :

Une vie de Saint-Loup peinte par moi, disait-il, se déroulerait dans tous les décors et intéresserait toute ma vie, même les parties de cette vie où il fut le plus étranger comme ma grand-mère ou comme Albertine.²¹

Histoire et légendes hongroises

Ne nous fermons pas quand même tout à fait à la légende, car les relations franco-hongroises en foisonnent. En considérant, par exemple, la Chrétienté médié-

vale dont la France fut naguère « la colonne » et la Hongrie « le bouclier ».²² Observons le glissement sémantique, pour un contenu inchangé, qui fit qu'au XIX^e siècle, le solide équipement du chevalier hongrois allait devenir une courageuse et romantique poitrine nue (Edgar Quinet, correspondant de Kossuth et ami du général Dembinszky, affirmait que les Hongrois « couvraient de leur poitrine notre Occident »). Autre continuité équivoque : la fabuleuse amitié franco-hongroise, qui distinguait les deux nations européennes au cœur noble, toujours prêtes à s'unir pour défendre la liberté foulée, fut aussi une succession de *qui pro quo* (Louis XIV et Rákóczi, Napoléon I^{er} et la nation hongroise tout entière, Napoléon III et Kossuth). Quant aux mythes sur le Traité de Trianon, une partie substantielle concerne justement le rôle de la France.

Écrasée par une telle généalogie, l'amitié franco-hongroise de l'entre-deux-guerres fut une vision largement fictive de la réalité. Elle se fondait sur un passé idéalisé et, pour une large part, se donnait des objectifs chimériques. Les Français allaient par ici, les Hongrois par là, tout en affirmant, de part et d'autre, qu'ils allaient, au mieux malgré les apparences, tous dans la même direction. Ils étaient révoltés, et croyaient que la révolte et la bonne volonté suffiraient pour s'entendre. Du côté français, ils étaient de jeunes intellectuels, des aristocrates ou des prêtres, catholiques plutôt traditionalistes, mais pas nécessairement, souvent proches du personnelisme, presque toujours plus ou moins anti-modernes, spiritualistes, opposés à la sauvagerie capitaliste, à la concurrence et à la liberté dérégulée, au matérialisme, et partisans de la restauration de l'ordre naturel des choses, généralement teinté de transcendance. Ils reconnurent en la Hongrie irrédentiste une noble cause, peut-être une alliée. Je voudrais étudier ces gens tels quels, en écrivant le « roman vrai » qu'ils voulurent et, parfois, crurent vivre, avec l'espoir que s'y reflètera, de manière métonymique, quelque aspect de l'énigme des années trente.

L'amitié franco-hongroise comme représentation fictive de la réalité : magyarophile, catégorie insolite

On est souvent moins touché par la mise en application d'une théorie, ordonnée laborieusement, que par le subtil et bref exposé de la théorie elle-même. À moins que ce ne soit le contraire ? Cela dépend, sans doute, des aptitudes et des tempéraments (de l'auteur et du lecteur). Mais ce n'est pas le moment de manquer de courage : descendons d'un degré, sans quitter néanmoins, pour l'instant, les hauteurs de l'abstraction. La plupart des hommes dont nous allons étudier le parcours seraient, dans une « classification habituelle » (*dixit* Jean-Marie Domenach), qualifiés de réactionnaires, conservateurs, chrétiens sociaux, anarchistes, proto- ou quasi-fascistes : vaste éventail. D'abord indicatives en ce qui concerne les années trente, ces dénominations revêtent une allure irrévocable lorsque l'on prend en

considération l'engagement pris face à la défaite française de 1940 et à l'Occupation. Ce sont les circonstances dramatiques qui donnent le cachet final, car l'engagement y est existentiel. En outre, de même que l'éventail idéologique des français magyarophiles fut large dans les années trente, on observe parmi eux, après la débâcle, tout le spectre des engagements possibles : de la résistance précoce ou tardive à la collaboration active (rare), en passant par toutes les nuances vichystes et pétainistes, avec les divers recoupements possibles dans le temps. C'est à se demander si cette catégorie de « français magyarophiles » a un sens, à moins de récuser toute signification à la pensée des années trente ou à l'engagement des années quarante, ce qui semble difficile à soutenir.

Continuons le raisonnement : la magyarophilie ne trouve pas facilement sa place au sein de l'ensemble de filiations qui relie la pensée des années trente à l'action des années quarante (je simplifie, sans préjuger de l'action dans les années trente et de la pensée dans les années quarante). Elle n'aurait donc aucun sens, non seulement dans l'ordre des « classifications habituelles », mais aussi dans celui de l'engagement, que j'ai pourtant adopté comme celui qui sous-tend toute chose.

En fait, le problème n'est qu'apparent. Admettons que nous cherchions à identifier les contours d'une catégorie qui se distinguerait non seulement des « classifications habituelles » idéologiques, mais qui soit aussi contiguë, et non superposable, à la notion d'engagement prise également dans un sens « classique ». Serait-ce, dès lors, totalement arbitraire ? Non. Il faut considérer que la magyarophilie des années trente releva d'une autre réalité, tout à fait homogène dans son genre, malgré son apparence d'amalgame incohérent. Elle fut une pensée et un engagement, certes, mais dont le lieu était un monde irréel, car la Hongrie elle-même était un monde irréel.

Le monde irréel et le nationalisme

Qualifier l'entre-deux-guerres hongrois d'irréel n'est pas original. La Hongrie, extension ultime du monde ancien dans l'Europe moderne, était « féodale », « néo-baroque » (la coexistence de références à des époques historiques aussi différentes montre l'ampleur de l'incertitude). Elle attira vers elle des nostalgiques des rapports sociaux pré-capitalistes, de l'idée monarchique ou de la Chrétienté dont ils pouvaient observer, *a contrario*, l'effacement progressif et semble-t-il inéluctable dans leur propre pays. Cette attitude pouvait se combiner avec toutes sortes d'idées politiques et morales dont nous avons énuméré quelques-unes. Ce qui est important, en ce qui concerne la Hongrie, fut leur attirance vers un monde qui semblait, vu de France, hors du temps, hors de la réalité immédiate et de son hypostase la plus saillante dans les années trente : j'ai nommé le nationalisme (ils

étaient en pleine illusion, oui, car le nationalisme existait bel et bien en Hongrie, mais les relations entre les magyarophiles et les magyars n'étaient pas exemptes de malentendus). Les magyarophiles français étaient généralement hostiles au nationalisme. Ils l'étaient tant et si bien que leur aversion effleurait souvent l'inoffensive assise du nationalisme : la nation elle-même.

Non-conformistes, catholiques, monarchistes

C'est pour cela que seule une frange minime des royalistes français fut magyarophile. La majorité d'entre eux, rangée derrière l'étendard de l'Action française, restait attachée à l'État-nation France, momentanément privé de son roi, et stigmatisait le monde germanique, auquel on assimilait volontiers la Hongrie, non seulement parce que les deux pays avaient été alliés et vaincus en 1918 (ce qui était vrai), mais aussi du point de vue géographique et culturel (ce qui était discutable).

Malgré cette indisposition de l'Action française, il m'a semblé possible de distinguer assez précocement dans mon échantillon de magyarophiles trois principaux milieux d'appartenance : le non-conformisme (ou personnalisme), le catholicisme et le monarchisme. La grâce m'a ultérieurement permis de lire un ouvrage sur la politique hongroise de la France publié en 1934 par l'essayiste hongrois Albert Bereghy, où ce dernier évoquait directement ou indirectement ces trois milieux comme potentiellement magyarophiles. Précisément, il mentionnait, d'une part, l'action du jeune non-conformiste Georges Roux et affirmait, d'autre part, qu'en France « seuls les royalistes et les catholiques s'étaient élevés contre la politique proclamée par Barthou à Bucarest et Belgrade. »²³ Un non-conformiste, des royalistes et des catholiques : le compte y est. D'autre part, Bereghy ajoutait que ces forces n'étaient pas suffisantes pour compenser l'influence de Schneider-Creusot et du Comité des forges. Certes. De plus, ajoutons que l'opposition à Barthou n'était pas nécessairement une prise de position inconditionnelle pour la cause hongroise. Enfin, d'après mes propres recherches, il me semble que Bereghy, qui s'exprimait en 1934, était optimiste ou plutôt prophétique dans son jugement sur les monarchistes et même sur les catholiques. Il m'est apparu, en effet, que la chronologie de la magyarophilie, à travers le canal de la *Nouvelle revue de Hongrie* (1932–44) se présente de la manière suivante : l'enthousiasme des non-conformistes (1932–35) ; la conversion des catholiques (1936–39) ; la prise de conscience de la droite monarchiste (1938–40).

J'ai déjà dit quelques mots sur les monarchistes. Poursuivons avec les deux autres piliers. La remise en cause de la nation absolue trouvait des partisans naturels au sein des catholiques de tendances variées qui, sur d'autres points, étaient en désaccord. La Hongrie, monde irréel, effaçait les antagonismes qui

séparaient, par exemple, certains « politique d'abord » de certains « spirituel d'abord ». En d'autres termes, vers la Hongrie pouvaient s'orienter ceux qui cherchaient à restaurer la Chrétienté d'Europe, de même que ceux qui cherchaient à la réinventer : regards tournés soit vers le passé, soit vers l'avenir, mais impliquant toujours le même déni de l'État-nation comme espace d'organisation suprême de la société.

Ce déni de la nation sacralisée, associé à une franche aspiration vers le futur, caractérisait le mouvement personnaliste français, dont plusieurs membres furent attirés par la Hongrie. Leur ambition était l'avènement d'une Europe fédérale. Lorsqu'ils s'occupaient de Hongrie, ils pensaient venir en aide à des minorités magyares opprimées (les trois millions de Hongrois séparées de leur mère-patrie après qu'elle fut tronquée par le traité de Trianon). Lorsqu'ils arrivaient à Budapest, on leur démontrait qu'il fallait, au contraire, reconstituer une entité multiséculaire, ethniquement hétéroclite, le royaume de Saint Étienne : étrange front renversé où les « fédéralistes » (français) œuvraient pour la solidarité ethnique et les « nationalistes » (hongrois) pour le rétablissement d'un royaume multiethnique (avec une prédominance magyare plus ou moins accentuée, il est vrai). Les relations franco-hongroises n'étaient pas à une contradiction près.

Les magyarophiles français étaient, pour la plupart, de véritables rebelles, des révoltés, c'est entendu. Ils s'opposaient radicalement à chaque seconde qui s'écoulait et contribuait à l'épanouissement d'un monde dont ils contestaient les prémisses. De même qu'ils refusaient que l'Europe continuât à être la victime d'une fausse route historique (« il faut refaire la Renaissance » disait-on à *Esprit*), ils refusaient que la Hongrie fût la victime de l'histoire diplomatique depuis 1920. Il fallait refuser l'inéluctable. Pendant 1 000 ans, la Hongrie avait eu sa propre Histoire, tantôt ralentie par ses pesanteurs, tantôt allégée par son intemporalité. Brusquement, tout mouvement s'était suspendu, en 1920, dans l'état ambigu produit par le traité de Trianon. Un observateur obstiné pouvait croire que la révision du traité serait le coup de baguette qui réveillerait le monde et qui rendrait tout de nouveau possible – le temps serait débloqué pour tous les rêves embourbés dans l'immobilité de l'impossible. Les magyarophiles français se tournèrent naturellement vers ce pays dont l'existence semblait se dérouler provisoirement dans un autre univers, dans une autre temporalité, un pays dans lequel ils avaient le sentiment de pouvoir agir, ou mieux, prendre leur élan ou du moins exemple, avant de revenir dans la temporalité dominante. À la recherche du temps perdu, qu'ils regardassent en arrière ou en avant, ils voulaient à la fois renouer les chaînes du temps et replacer en l'homme la trajectoire historique. Les idéologies, les circonstances, les affinités personnelles ne sont pas sans importance, mais je crois que c'est surtout l'anachronisme fondamental de la Hongrie qui fit d'eux des magyarophiles.

Une rude tâche nous attend, celle d'être à la hauteur de ce que Richard Evans considère comme la saine histoire post-moderne : celle qui, « tout en abordant un thème "traditionnel", introduit dans le discours narratif divers incidents et autres anecdotes personnelles de personnages célèbres ou obscurs, dans un rythme qui varie constamment [...]. [Cette pratique] n'a pas la prétention d'être définitive ; incluant des intrigues secondaires et des éléments biographiques dont la sélection a été, à dessein, arbitraire – bien qu'illustrant des aspects plus larges – elle admet implicitement que l'Histoire pourrait être dite autrement d'une manière tout aussi valable. »²⁴

À mon sens, les « aspects plus larges » de Richard Evans (*larger points*) doivent être entendus au sens le plus large possible, comme évidences de vérités universelles. Car, en mettant en scène des hommes, leurs choix et leurs destinées à un moment précis de l'histoire, l'historien révèle des vérités universelles.

Joseph Balogh, rédacteur en chef

Contrairement à son ami et co-directeur de la *Nouvelle Revue de Hongrie* (*NRH*), Georges Ottlik, Joseph Balogh n'a pas émigré après la guerre ; il est mort le 2 avril 1944 dans un camp d'internement de la Gestapo. Ottlik avait été l'ami des Apponyi (grande famille aristocratique), Balogh fut l'ami des Kornfeld (famille de financiers juifs).²⁵ Deux mondes parallèles, dont la *NRH* fut un point de rencontre momentané, avant la dissolution finale.

Joseph Balogh naquit le 12 juin 1893 à Gödöllő. Il fut tout à la fois publiciste et rédacteur en chef, philologue classique de réputation mondiale, historien de la littérature et homme d'affaires. On aurait pensé à lui pour le portefeuille des affaires étrangères après la guerre. Mobilisé sur le front pendant la première guerre mondiale, il avait atteint le grade de lieutenant dans l'aviation et reçu plusieurs distinctions. Peu après la guerre, il obtint son doctorat en philosophie à l'université de Budapest, après des études partiellement accomplies à Berlin, Munich et Freiburg. Il fut secrétaire général de la *Magyar Szemle* (1927–1935), puis rédacteur en chef-gérant de la *Nouvelle revue de Hongrie* (1932–1944) et du *Hungarian Quarterly* (1935–1941). Après 1945, il tomba presque dans l'oubli, mais cette lacune est déjà partiellement comblée.²⁶

Affaires de famille

Jusqu'à sa mort survenue le 26 mars 1937, le père de Joseph Balogh vécut chez son fils dans son appartement de Bajza utca, agréable rue ombragée du quartier diplomatique de Pest. Armin Balogh, né Armin Blum, avait été professeur à l'Insti-

tut de formation rabbinique de Budapest et avait, à ce titre, enseigné à l'élite des familles juives de la capitale. Joseph, qui ne distinguait pas nettement sa vie privée de ses affaires publiques et professionnelles, avait l'habitude, lorsqu'il était en voyage, de confier son père à son secrétaire. D'autre part, il recevait très souvent à la maison. Dans sa correspondance apparaissent fréquemment des salutations adressées à son père par des visiteurs hongrois ou étrangers, rencontrés lors d'un dîner ou d'un goûter donné Bajza utca. Il arrivait aussi que Balogh reçût des personnalités françaises dans la propriété de Móric Kornfeld à Ireg, où son père résidait souvent (Kornfeld était un ancien élève). Les connaisseurs savaient à quel homme cultivé ils avaient affaire, ainsi du médiéviste paléographe dom Germain Morin, auquel on doit les mots suivants : « Très honoré et cher Monsieur, [...] Mes hommages, je vous prie, à Monsieur votre Père, l'un des rares hommes que j'ai pris en délit de lire St. Augustin. Le premier était, à Oxford en 1887, le médecin octogénaire de la reine Victoria ! » Armin Balogh était-il une sorte de Bergson hongrois, retenu de se convertir par quelque raison morale ou pratique, mais chrétien de volonté ? Joseph Balogh, qui s'était lui-même converti au catholicisme et partageait la même passion pour le docteur angélique, considéra comme un signe du ciel que son père fût décédé le Vendredi Saint.²⁷

Après le décès de son père et, sans doute partiellement par la faute des lois juives et de l'entrée en guerre, Balogh déménagea plusieurs fois.

Bajza utca 52. À Pest, dans le quartier diplomatique. Dans un bel appartement bien pourvu en personnel, qui lui permettait de recevoir très dignement (on parlait notamment d'un excellent cuisinier). Il y vécut jusqu'en 1939.

Várfok utca 6. À Buda, au pied de la colline du château où était implantée la majorité des ministères. Balogh déménagea en octobre 1939 et y resta jusqu'en 1941. Il qualifiait son nouveau logement de « petite maison où je vis », mais il se permettait d'y inviter le vicaire général du cardinal primate, ou le ministre de Turquie et madame, en compagnie de quelques amis de la *NRH*.

Benczúr utca 21. Retour à Pest, toujours dans le quartier des ambassades, au cours de l'été 1941. Balogh demeura Benczúr utca jusqu'en 1943.

Bécsi kapu tér 8. En 1943, retour sur la colline du château de Buda.²⁸

Pendant tout l'entre-deux-guerres, le château d'Ireg, dans le comitat de Tolna en Transdanubie, demeura comme sa seconde adresse. Cette propriété appartenait au baron Móric Kornfeld, qui s'était attaché à son vieux professeur au point d'ouvrir à ce dernier, comme de coutume au temps jadis, sa table en permanence ainsi qu'à son fils Joseph. Quand Balogh écrivait à ses intimes qu'il serait, à telle date, « au village » (*falun*), cela signifiait tout simplement : chez les Kornfeld. À Ireg,

tout comme Bajza utca, les affaires privées et publiques étaient intimement liées. La propriété, située à quelques heures de la capitale, était le rendez-vous d'une partie de l'intellectualité budapestoise et fut un lieu de réflexion important dans la formation des idées politiques en Hongrie.²⁹ Nous retrouverons Ireg, quant à nous, en tant qu'étape du circuit organisé pour les personnalités françaises invitées en Hongrie.

Un juif converti au catholicisme

La parentèle des Balogh père et fils n'était pas vaste ; Joseph était fils unique et resta lui-même célibataire (cf. son *curriculum*). Ils furent, en quelque sorte, l'un et l'autre adoptés par les Kornfeld. Cette conjecture est particulièrement significative si l'on considère que la famille Kornfeld était elle aussi convertie, notoirement dans la tendance chrétienne sociale. Par exemple, on recevait à Ireg, pour qu'elles s'y aérassent, chaque été une centaine d'ouvrières des manufactures de Csepel, d'autre part, la propriété agricole était gérée dans un esprit moderne, etc...³⁰

La conversion de Joseph Balogh fut enregistrée le 3 janvier 1919 (il était âgé de 26 ans), à peu près à l'équinoxe de l'éphémère république de Mihály Károlyi (décriée par la suite comme judéo maçonnique). Ce geste fut sans doute partiellement politique, au moins par sa date. D'autre part, il semble que Balogh nourrissait un vif intérêt intellectuel à l'égard du christianisme primitif,³¹ dont il étudia l'histoire à travers les textes anciens, jusqu'à Saint Augustin dont il allait publier une traduction des *Confessions* en 1943.

Qu'était-ce que d'être juif en Hongrie entre les deux guerres ? Succédant au processus d'assimilation initié dans l'empire austro-hongrois au milieu du siècle précédent, l'époque vira nettement à la crispation. Néanmoins, la chronologie de l'antisémitisme en Hongrie est particulière, car bien que précoce et assez tenace, il y fut longtemps modéré (si c'est possible) ; les persécutions systématiques ne s'y déchaînèrent qu'en 1944. D'ailleurs, malgré sa conversion au catholicisme, Joseph Balogh fut rattrapé par son origine israélite à la fin des années trente. En réalité, bien qu'il fût un soutien loyal et sincère du régime, il constatait déjà des années plus tôt et avec quelque « mélancolie » que la carrière universitaire lui avait été, en fait sinon en droit, interdite à cause de son origine judaïque. Cependant, au départ, il n'avait pas été concerné par le *numerus clausus*, puisqu'il avait obtenu son doctorat en 1918. En 1920, ce *numerus clausus* avait imposé, à l'entrée de l'université, un système de quotas fondé sur la proportion des religions dans la population (bien qu'ils ne fussent pas explicitement mentionnés dans la loi, les juifs étaient notoirement visés ; avant la guerre, leur part dans le corps étudiant s'était élevée à environ 30–35%, alors que leur proportion dans la population était

de 6%). En 1928, les critères du *numerus clausus* furent modifiés dans un sens libéral. En revanche, dix ans plus tard, en 1938, la législation sur les juifs reprit vigueur avec la première « loi juive » dont le titre était « *loi assurant un meilleur équilibre économique et social* ». Son objectif était de chasser les juifs des professions intellectuelles et artistiques (presse, théâtre, cinéma) et des professions libérales (avocat, médecin, ingénieur), au sein desquelles fut imposé un quota de 20%. Les juifs convertis avant le 1^{er} août 1919 étaient exemptés (date de la chute de la République des conseils). Balogh, converti en janvier 1919, échappait donc à cette loi, qui toucha 15 000 personnes. Malgré sa situation d'exempté et ses relations étroites avec le gouvernement, Balogh n'échappa en rien au harcèlement administratif. Le 29 août, la direction de la *NRH* se sentit un devoir de transmettre au *Miniszterelnöki hivatal* (bureaux du Premier ministre) un dossier détaillé sur sa nationalité, son ascendance, sa carrière de lieutenant dans l'armée de l'air, etc...³²

La situation s'aggrava en 1939 avec la deuxième « loi juive », dont le titre, cette fois-ci sans ambages, était le suivant : « *loi visant à limiter l'emprise des juifs sur la vie publique et économique* ». Prétextant une application laxiste de la loi précédente et une recrudescence des nuisances dues à l'immigration massive en provenance de l'Est, le gouvernement réduisit le quota autorisé dans les professions intellectuelles, artistiques et libérales à un strict 6% et l'appliqua également au secteur industriel et commercial. En outre, le délai d'exécution était réduit. On prévoyait aussi l'interdiction absolue de diriger un journal (sauf israélite), un théâtre ou un cinéma. Cette deuxième loi priva 200 000 personnes de leur emploi. En outre, les critères de définition de la judéité prenaient une orientation raciale. Balogh, en principe, ne tombait toujours pas sous le coup de la loi, car ses parents étaient tous les deux nés en Hongrie. De plus, une exemption accordée par le chef du gouvernement autorisait les juifs à diriger une revue rédigée dans une langue étrangère (ce décret était-il taillé sur mesure pour Balogh ?). Balogh songea néanmoins à émigrer en France ou en Angleterre et constitua, à cet effet, une liste impressionnante de recommandations.³³

La lettre qu'il prépara afin qu'un ami britannique la signât et la joignît à son *Curriculum Vitæ* témoigne d'un état d'esprit accablé autant que d'un étrange attachement à la vie pratique, chez cet homme dont le métier était pourtant d'afficher, chaque jour, une confiance absolue dans le salut de son pays (ce qu'il faisait assurément, dans sa correspondance professionnelle) :

[...] Le docteur Balogh vit dans l'aisance à Budapest [...] mais, depuis les accords de Munich, il regarde avec une certaine défiance l'avenir des nations du bassin danubien, qui semblent montrer une lente, mais inéluctable décadence financière, sociale et – par conséquent – culturelle et spirituelle, qui risque de remettre en cause la vie bien ordonnée des classes moyennes. Les nations mineures du Sud-est européen, dans l'obligation de s'ajuster aux pouvoirs de

l'Axe, deviendraient dépendantes de l'Allemagne et de l'Italie non seulement dans leur politique extérieure, mais aussi dans les questions économiques et idéologiques ; dans les pays les plus pauvres, cela conduirait à la domination du prolétariat. Le Dr. Balogh qui, comme en témoigne sa biographie, a consacré toute son activité au service de la culture et de la civilisation de son peuple, redoute que dans ces nouvelles circonstances, il soit incapable de produire un travail de valeur. Convaincu que la crise de la société traditionnelle hongroise aurait pour corollaire le déclin des formes et usages raffinés, le Dr. Balogh, qui est maintenant dans ses meilleures années, craint de ne pas être en mesure de garantir son avenir. [...] Le Dr. Balogh, bien entendu, ne cherche pas un emploi, mais une position de partenaire, conseiller ou au moins gérant d'une maison d'édition ou d'une rédaction, lui procurant un standing et des revenus comparables à sa situation présente. Ses revenus actuels correspondent à un niveau de vie d'au moins £2000. Le Dr. Balogh n'est pas sans ressources en Hongrie, mais, considérant les règles actuelles de la Banque nationale de Hongrie, le transfert de ses biens est pour l'instant impossible. La situation peut s'améliorer à l'avenir. Il peut certainement, quoi qu'il en soit, s'assurer la somme nécessaire pour les premières années. [...]³⁴

Peu de temps auparavant, Balogh avait proposé au comte Bethlen de déménager la rédaction de la *NRH* et du *HQ* (*Hungarian Quarterly*) en France ou en Angleterre, afin de leur donner une plus grande liberté de ton. D'ailleurs, les deux idées étaient peut-être liées, soit que Balogh songeât à émigrer en même temps que ses revues, soit que, découragé par l'impossibilité de déplacer les rédactions, il envisageât alors de partir seul. Finalement, ni l'un, ni l'autre des projets ne fut mené à terme. Le fait est qu'il demeura officiellement rédacteur en chef-gérant de la *NRH* jusqu'au début de l'année 1943, après quoi il se contenta des fonctions de secrétaire général de la SNRH (tout en continuant à assumer le véritable travail de rédaction jusqu'en mars 1944). Entre temps avait été promulgué, en 1941-42, l'ensemble appelé troisième loi juive, dont la sévérité s'approchait des canons allemands (expropriations, interdiction des mariages mixtes, enrôlement forcé et souvent fatal dans un bataillon logistique mal équipé pour la campagne de Russie). Malgré sa situation privilégiée, Balogh semble avoir de plus en plus senti peser sur lui les mesures administratives humiliantes. En juillet 1940, la *Nouvelle revue de Hongrie* adressait, par exemple, au service compétent de la mairie de Budapest une note sur la structure hiérarchique de la SNRH (Esterházy, Bethlen, Praznovszky, Balogh), où il était précisé que les quotas définis par la loi IV de 1939 et le règlement n° 136.183/1939 étaient dûment respectés.³⁵

Lors de l'invasion allemande le 19 mars 1944, les bureaux de la *NRH* figuraient parmi les cibles prioritaires de la Gestapo. Balogh entra préventivement dans la clandestinité et fut conduit par ses protecteurs dans une maison des jésuites à Sze-

ged. Mais sa culture classique lui fut fatale, car un élève, à qui il enseignait les langues anciennes, parla de cet étrange savant qui passait ses journées dans la bibliothèque sans sortir ; il fut arrêté puis transféré dans plusieurs camps successifs où ne purent jamais le rattraper les ordres de clémence envoyés de haut lieux (par le régent lui-même). Sa trace se perd dans le camp de Sárvár.³⁶

La liste des suspects dont il faisait partie avait été établie par des services de renseignements très bien informés désignant les libéraux, les légitimistes, les sociaux-démocrates et les « gros juifs ». Les personnalités internées furent d'abord déportées en Autriche, puis transférées dans une annexe concentrationnaire du camp d'extermination de Mathausen. Parmi eux figuraient des aristocrates et des légitimistes dont certains étaient membres de la SNRH (György Apponyi, Sigray, Csekonics, Gusztáv Gratz), des politiciens libéraux proéminents (Károly Rassay, président du Parti libéral et directeur du groupe de presse *Az Est*) et les grands industriels juifs, eux aussi proches de la NRH (Móric Kornfeld, Ferenc Chorin, Manfred Weiss). Parmi les déportés figurait aussi une femme qui avait publié quelques poèmes à la NRH en avril 1942, Leïla de Dampierre, épouse du ministre de France démissionnaire de ses fonctions en 1942.³⁷

Ainsi se brisa le fragile équilibre de cette société hongroise qui était demeurée si réticente à voir le monde moderne en face, qu'on la qualifia de féodale ou de néo-baroque sans même observer la contradiction entre les deux termes. Joseph Balogh se situait à la croisée de ces tendances conservatrices, de ces personnages issus de l'ancien régime chez qui l'existence rejoignait naturellement l'essence. Revenons en arrière. Justement, par le biais des spéculations intellectuelles enseignées par son père, Balogh était tombé tout petit dans le grand capital juif de la capitale.

Un homme d'affaires paradoxal: façade ou réalité ?

En consultant le Fond Balogh recueilli à la bibliothèque Széchényi de Budapest, on apprend beaucoup sur sa production de publiciste, un peu sur ses travaux d'humaniste, mais presque rien sur ses activités d'homme d'affaires. D'autre part, un de ses anciens collaborateurs à la NRH, László Passuth, affirmait dans un entretien réalisé en 1975 que Balogh avait été placé à la direction d'une entreprise industrielle dans l'intention de financer ses opérations rédactionnelles.³⁸ Dans ces conditions, le chercheur est tenté de tirer un trait et de passer à la suite. Pourtant, la consultation de la documentation disponible, aussi restreinte soit-elle, permet d'établir une image concurrente assez réaliste, celle d'un homme d'affaires légèrement amateur, certes, mais consciencieux et même ambitieux, que je crois utile de proposer au lecteur, car elle dépasse largement, il me semble, l'éventuelle

nécessité d'élever une façade officielle pour justifier le salaire d'un emploi fictif (employons les mots sans fausse pudeur).

Dans son *Curriculum Vitæ* préparé en 1939, Joseph Balogh indiquait avoir commencé sa carrière industrielle en 1923 (soit cinq ans après avoir obtenu son doctorat en philosophie, à l'âge de trente ans) comme directeur de l'entreprise Fatermelő Rt, qui appartenait au consortium de la Magyar Általános Hitelbank. Dans cette Hongrie qui découvrait à peine le fonctionnement de l'économie capitaliste, il n'était pas rare que des officiers, voire d'anciens activistes de la contre-révolution de 1919–20 fussent appelés pour décorer un conseil d'administration. Pourquoi pas un philosophe humaniste, surtout s'il bénéficiait de bons appuis ? Son ami et protecteur, Móric Kornfeld, était justement administrateur de la Magyar Általános Hitelbank, elle-même liée à une part substantielle de l'industrie hongroise, mais aussi à une partie non moins dominante de la pensée politique nationale. Quelques années plus tard, Balogh participait au lancement de la *Magyar Szemle* (1927), puis de la *Nouvelle revue de Hongrie* (1932), puis du *Hungarian Quarterly* (1936). Ces trois revues appartenaient au cercle d'influence du comte Bethlen. Balogh se trouvait donc impliqué dans les activités industrielles et éditoriales d'un ensemble politico-économique plus ou moins cohérent, dont les deux pôles étaient István Bethlen (pôle politique, *Magyar Szemle et al.*) et Móric Kornfeld – Ferenc Chorin (pôle économique, Magyar Általános Hitelbank *et al.*).

L'organigramme compliqué de l'entreprise Bec Auer

Les bureaux de la *NRH* furent installés dans le même immeuble que la *Magyar Szemle*, Vilmos Császár út, propriété de la Magyar Általános Hitelbank. C'est ici que Balogh pouvait, tour à tour, se consacrer à ses diverses activités, y compris à la direction d'entreprises industrielles du holding bancaire. Dans certains documents qui remontent à 1927, on rencontre les noms de l'entreprise Bec Auer (son implantation locale en Hongrie) et de deux filiales de la Magyar Általános Hitelbank : Gázterjesztő Rt. et Gázizzófény Rt.³⁹

En principe, Joseph Balogh devait consacrer aux affaires industrielles la moitié de ses journées (la matinée). Il est difficile de saisir son opinion intime sur ses activités d'homme d'affaires. D'un côté, il réservait l'essentiel de son énergie ailleurs, et se fit surtout connaître pour ses autres activités (en témoigne l'opinion générale des historiens). De l'autre, il lui arrivait d'accorder à ses affaires industrielles une singulière importance. Prenons l'exemple d'une lettre qu'il adressa à Georges Ottlik en 1936, à propos des difficultés qu'il éprouvait à réserver ses matinées à l'entreprise Auer :

Ces derniers temps, j'ai échangé une correspondance pénible avec la société Auer, qui insiste pour que je lui consacre la quantité prévue de mon travail. La lettre jointe, reçue du président Kanitz, parle d'elle-même. J'ai signé, il y a huit ans, avec Auer un contrat qui est toujours en vigueur, selon lequel mes matinées sont à Auer, et exclusivement à Auer. Toutes les heures que je leur prends se retournent contre moi, matériellement et surtout du point de vue de ma carrière. Bien sûr, inutile de te dire que chaque matin, je retire plusieurs heures à Auer. Et ce n'est pas à toi que je dois expliquer qu'il est hors de question d'envenimer la situation et de compromettre mon gagne-pain au profit d'une activité aussi incertaine et peu lucrative que la rédaction du *Hungarian Quarterly*, simplement parce que les horaires de madame Szász l'exigent. J'ai besoin d'une personne qui soit disponible l'après-midi, afin que nous puissions accomplir ce travail qui nécessite un calme total. Que madame Szász continue à traduire, mais je veux une autre secrétaire.⁴⁰

Était-ce seulement une question de « gagne-pain » ? Au-delà de l'aspect matériel, on remarque des éléments contradictoires au sein de la maigre correspondance disponible sur le sujet. En 1934, dans une lettre à un ami de jeunesse français devenu avocat, maître James Govare, qu'il n'avait pas revu depuis ses années étudiantes à Heidelberg 22 ans en arrière et qu'il devait revoir bientôt, il écrivit les étranges mots suivants : « En attendant, permettez-moi de vous faire le service de la *NRH* dont je suis le rédacteur en chef (je dois mentionner de nouveau que ce n'est pas ma profession principale, ne me considérez pas comme un journaliste). » L'ami, dont la curiosité avait été encouragée, demanda quelle était donc sa profession principale. Et Balogh de répondre : « Je vous remercie de votre sympathique intérêt. Ma profession est d'ordre industriel et économique : je suis directeur de la société hongroise Bec Auer, mais mon existence est partagée entre mon activité économique et mes travaux de rédacteur et d'éditeur. »⁴¹

Balogh était préoccupé de ses revenus, c'est bien légitime, mais aussi de sa carrière dans l'industrie, ce qui est plus inattendu. À en croire ces quelques documents, il considérait ses activités économiques comme une source de position sociale et d'avenir au moins équivalente à celle que lui procuraient ses travaux journalistiques et intellectuels. C'est ainsi que dans le *Curriculum Vitæ* déjà évoqué, qu'il prépara en 1939 dans le cadre de son projet d'émigration, ses postes de direction industrielle, bien que peu détaillés, étaient placés en première place.⁴²

Balogh devait, en permanence, jongler avec ses différentes identités. Ainsi, en 1932, c'est à Jacques Kanitz, *Kormány főtanácsos* (conseiller principal du gouvernement) et président des entreprises Bec Auer, Gázizzófény, etc... qu'il devait expliquer qu'après avoir confié l'essentiel des tâches de secrétariat général de la *Magyar Szemle* au secrétariat de la Société de la revue, il serait en mesure de consacrer un temps de travail inchangé à Bec Auer tout en rejoignant la nouvelle équipe de la *NRH*. En réalité, il n'était pas seulement assis au même bureau pour

accomplir ses diverses activités, mais il était aussi en relation avec les mêmes personnes. De plus, Ferenc Chorin et les Kornfeld étaient membres des Comités des revues ou de leurs sociétés de soutien (SNRH et SHQ). Il n'était même pas rare qu'ils y intervinssent personnellement. Mór Kornfeld, en particulier, écrivit plusieurs articles. La question du financement des revues leur était, bien entendu, une préoccupation commune et constante. Enfin, certains contacts à l'étranger pouvaient bénéficier de réseaux noués par les milieux capitalistes, dont l'internationalisme était plus propice que la carte de visite d'une publication hongroise. En 1932, dans la perspective de son prochain voyage à Bucarest (pour ses activités publicistes), Balogh demandait ainsi des introductions à Jacques Kanitz. Cosmopolitisme et racines : ce dernier résidait généralement à l'hôtel Bellevue de Berne, mais on se retrouvait aussi entre soi chez les Kornfeld, à Ireg.⁴³

En ce temps-là, l'économie était une sorte de phénomène curieux et nécessaire (lucratif), qu'on pouvait embrasser sans nécessairement abandonner son ancien mode de vie. Aussi peut-être ne faut-il pas compartimenter outre mesure les différentes activités de Balogh (même si, théoriquement, leurs places respectives étaient soigneusement réparties au sein de sa journée de travail).

Compétences industrielles et commerciales d'un traducteur de Saint Augustin

Il reste à examiner les compétences de Joseph Balogh. Une partie de ses attributions consistait à informer le président Kanitz des opportunités d'affaires en Hongrie (financières, industrielles et commerciales : placements de devises, privatisations, appels d'offre municipaux, etc...).⁴⁴

Sur le plan technique, ses sociétés s'occupaient essentiellement d'éclairage urbain au gaz et de construction mécanique. Ce traducteur de Saint Augustin était-il donc aussi un spécialiste du gaz d'éclairage ? C'est du moins ce qu'il prétendait lui-même dans une lettre adressée à un ancien capitaine de l'armée austro-hongroise reconverti dans la protection civile :

Correspondance avec Géza Tomcsányi, capitaine et chambellan du roi (août 1930)

J'accuse réception et vous remercie de l'invitation [...], en requérant que vous daigniez m'exempter de participer à la conférence qui se tiendra le 23. Je soutiens avec ardeur l'action de la Protection civile contre les dangers liés au gaz, mais la nature de mes occupations professionnelles fait que j'ai déjà pu me renseigner très précisément sur la question. Entre autres, j'ai suivi au Lycée libre (*Szabadlyceum*) l'hiver dernier les conférences du capitaine Petroczy et de ses collègues, de sorte que je peux me considérer comme convenablement

instruit. Je reste à votre disposition et à celle de votre institution pour tout service utile.

Merci de tes loyales pensées à l'égard de notre organisation. [...] Je vois que tu es déjà un expert dans le domaine de la défense contre les dangers du gaz. [...] Au cas où tu ne serais pas encore membre de notre organisation, je te prie de remplir avec exactitude le formulaire ci-joint.⁴⁵

Vu de notre siècle, on serait tenté de voir dans cet échange un homme qui essaye d'échapper poliment à une conférence assommante. Erreur, peut-être, car Balogh vivait dans un autre siècle ; et s'il manqua celle du capitaine Tomcsányi, il avait bien assisté à celles du capitaine Petroczy (on imagine mal qu'il se permît une mystification). Était-il le spécialiste des applications du gaz qu'il prétendait être ? Il est difficile de tirer une conclusion, tant les mots peuvent être trompeurs.

Amitié et précarité

En octobre 1928, Balogh avait signé un contrat d'une durée de cinq ans. Mais, dès l'année suivante, il se plaignait à son président (Kanitz) que les limites de ses fonctions n'étaient pas claires, que l'on avait dernièrement discuté de taxation en son absence, etc... « Ce qui est tout à fait vexant pour moi, écrivait-il, il faut faire en sorte que cela ne puisse se reproduire. Pareille chose ne m'est jamais arrivé de toute ma carrière. [...] S'il y a lieu de se plaindre de moi, il faut le faire clairement. Mais des affaires comme celle-ci paralysent mes capacités de travail. » En 1933, le renouvellement de son contrat fut l'occasion d'un nouveau différend, qui fut aplani grâce à l'intervention de Ferenc Chorin. Joseph Balogh remercia ce dernier avec chaleur : « Je n'ignore pas qu'un emploi dépende beaucoup plus du travail et des résultats que du contrat, mais j'apprécie que toi, mon ami Feri, tu aies convaincu mon président Kanitz d'accepter de rendre mon emploi stable pour cinq ans à Csepel et Gázizzófény Rt. » « Et pour moi, ajoutait-il, il était encore plus important de constater des preuves de notre déjà vieille amitié – tu as étendu sur moi ta bienveillance. » Ce qui n'empêche pas qu'en 1935, Balogh se plaignît de nouveau à Kanitz d'un malentendu à propos d'un poste d'administrateur délégué dont je ne sais rien de plus.⁴⁶

Les affaires, donc, étaient sources de tourments autant que de revenus – mais aussi de grands projets. En novembre 1937, Balogh adressa un projet à Móric Kornfeld portant le mystérieux titre : « Aspirateur ». « Ci-joint ce projet sur lequel je t'ai déjà envoyé un document conçu avant l'été, notait-il. Il serait utile que tu en prennes connaissance avant que j'en parle prochainement avec mon président. J'espère qu'il te paraîtra intéressant. » Malheureusement, en juin 1938, le projet

était toujours à l'arrêt : « Rien de nouveau chez Auer, la fabrique d'armes ne s'est toujours pas remise à produire des aspirateurs. »⁴⁷ (Le grand discours de Győr sur le réarmement, en mars 1938, n'y fut peut-être pas étranger.)

Le train de vie d'un honnête homme

En guise de conclusion à ces quelques indications lacunaires et incertaines sur les affaires de Joseph Balogh, on admettra que ce dernier conduisait en parallèle plusieurs activités de natures variées, auxquelles le contexte hongrois des années trente donnait une certaine cohérence. Un pied dans l'industrie lui permettait de fréquenter le monde des hommes d'influence dont il avait besoin pour financer ses activités de propagande, et aussi, autorisait le train de vie nécessaire à la conduite de ces mêmes activités. En 1928, il recevait 7 200 pengős annuels en rémunération de son emploi dans l'industrie (j'ignore s'il recevait un complément pour le secrétariat général de *Magyar Szemle*). En 1932, il fut engagé à la *Nouvelle revue de Hongrie* avec un salaire mensuel de 400 pengős, soit un total annuel de 4 800 pengős (somme qu'Ottlik qualifiait de symbolique). Celui-ci fut porté, en 1934, à 600 pengős mensuel, soit un total annuel de 7 200 pengős (j'ignore s'il reçut – et pour quel montant – une rémunération additionnelle pour ses activités au *Hungarian Quarterly* à partir de 1936). Au milieu des années trente, Balogh pouvait donc compter sur un salaire annuel au moins équivalent à 14 400 pengős. Il bénéficiait, en outre, de nombreux autres revenus (rémunérations additionnelles, rentes diverses, droits d'auteur ?), puisque, en 1939, l'ensemble de ses revenus annuels étaient estimés à £2 000 (soit plus de 50 000 pengős !). Ce qui lui permettait de se situer, en termes de revenus, largement au-dessus de la limite inférieure de ladite classe moyenne supérieure urbaine. Aussi était-il en mesure d'investir, en 1933, la somme de 7 200 pengős dans la moitié d'un bien immobilier de 418 m² situé sur le quai du Danube (côté Pest). Notons que la presse était, à l'époque, une activité lucrative et à laquelle s'adonnait volontiers l'élite sociale du pays.⁴⁸

Joseph Balogh explore et façonne le monde : voyages professionnel et d'agrément

La curiosité de Balogh, à la fois pure et pratique, et son talent pour les langues firent de lui un voyageur insatiable (il correspondait couramment en français, anglais, allemand et italien, et il possédait parfaitement le latin et le grec). Son goût du luxe y participait sans doute aussi, ainsi que, bien entendu, le devoir de propager de par le monde le message hongrois. Il commençait régulièrement l'année par un court séjour en Égypte, pour des raisons de santé. Cette cure de soleil lui était

chère ; ainsi écrivait-il en décembre 1934 à son ami Lipót Baranyai, directeur à la Banque nationale, une lettre où l'on prend connaissance d'une modalité insolite de la famine de devises qui sévissait alors en Hongrie :

J'apprends avec consternation par ta lettre que tu n'as plus ni Livre anglaise, ni Livre égyptienne en réserve. Mais si je dois partir, ce n'est pas seulement une question de repos, mais aussi de santé. Ne te fâche pas si je te dérange une nouvelle fois ; je te serais très reconnaissant si tu pouvais me renseigner : est-ce plus facile d'obtenir des Lires italiennes ? Parce que, quoi qu'il arrive, je dois aller au Sud en janvier. Il me faudrait, je pense, au moins 6 000 Lires pour survivre en Sicile.⁴⁹

Début février, Balogh entamait sa tournée annuelle par un bref arrêt à Monte-Carlo et à Nice (où il séjournait chez son ami M. Mignon), puis il consacrait quinze jours intensifs à la propagande à Paris et à Londres. Parfois, un deuxième séjour à Paris s'avérait nécessaire, en mai ou en juin. Il en fut ainsi jusqu'en 1940, année particulière s'il en est, au cours de laquelle Balogh débarqua même deux fois de suite à Paris au seul mois de janvier. En revanche, son voyage prévu pour le mois de mai fut annulé pour des raisons évidentes. Après la défaite française, conformément aux directives du *Külügyminisztérium*, il réorienta ses activités en direction du Sud-Est et voyagea dans les capitales balkaniques dès le mois d'octobre 1940. Par la suite, il ne perdit pas l'espoir de revenir en France : en 1942, il préparait encore un voyage à Vichy. « Mon plan ne change pas d'aller quelques jours en Suisse. Si ce voyage s'accomplit, bien sûr, j'essayerai d'aller à Lyon et deux jours à Vichy aussi. Comment et quand, je te le dirai au prochain courrier », écrivait-il à un ami journaliste résidant à Vichy.⁵⁰

La jeunesse

Un deuxième territoire que Joseph Balogh tenta d'explorer activement, c'est la jeunesse, mais celle-ci lui était moins connue que tous les pays d'Europe réunis. Néanmoins, pendant la dizaine d'années d'existence de la *NRH*, il eut autour de lui de nombreux secrétaires et rédacteurs débutants, qu'il formait à la rigueur d'une rédaction bien tenue. De jeunes Français firent aussi leurs armes à la *NRH*, dans l'ombre de l'indéboulonnable traducteur Henri Ancel.⁵¹

Mais Balogh ne trouva jamais la perle qu'il cherchait désespérément (« ayant terminé ses études universitaires, de bonne famille et de manières avenantes, possédant un style français impeccable », disposé, en outre, à travailler 5 à 6 heures par jour pour une rémunération de 1 500 francs par mois et pour une durée d'au moins trois ans). Il renonça même à la candidature du jeune prince Hubert de Broglie, considérant la « disproportion entre la personne et le poste offert ». Par

ailleurs, malgré les stigmates de Trianon, le « jeune homme français bien élevé » restait un article assez recherché dans la Hongrie de l'entre-deux-guerres. En 1938, c'est justement Balogh qui fut chargé par le comte Bethlen de trouver un jeune étudiant français bien élevé et sachant jouer au tennis avec lequel il pourrait converser – tous frais payés à partir de la frontière hongroise. Ce genre d'invitations n'était pas rare ; les familles hongroises adoraient leurs précepteurs français (ce qui allait donner du travail, pendant la guerre, aux prisonniers français évadés du Reich). Pour les mois d'été 1934, Balogh proposait à un jeune homme une situation « au pair » dans un château de province (dans lequel on reconnaît Ireg) : « J'ai pensé à vous, écrivait-il, parce que l'occasion est extrêmement favorable. Cette famille vit en Transdanubie, sur un magnifique domaine qui lui appartient ; il règne au château une grande vie grâce à laquelle vous entreriez en relation avec des milieux avec lesquels vous n'étiez pas encore en rapport. Comme il n'y a rien [à] faire, vous y jouiriez d'un repos complet. Il y a beaucoup de jeunesse dans la famille : des jeunes filles d'environ 20 ans, et le milieu entier est des plus attrayants. »⁵² Malheureusement, le jeune homme en question, pourtant dignement recommandé (par un ecclésiastique), céda à d'autres sirènes et son séjour s'acheva dans des conditions extravagantes. J'y reviendrai à l'occasion.

Né en 1893, Joseph Balogh passa le cap de la quarantaine dans les années trente. Au fond, il considérait la jeunesse avec bienveillance, comme l'attestent ses efforts pour le reclassement de ses secrétaires hongrois, qui lui en surent gré.⁵³ Néanmoins, il la jugeait avec un certain dogmatisme qui a pu se nourrir d'incompréhension. Cette jeunesse pleine d'énergie, mais habilement conduite par ses aînés, devait être un moyen parmi d'autres pour atteindre le seul but digne d'être considéré, la reconstitution du royaume de Saint Étienne. On pourra voir le seul opportunisme derrière cette attitude, mais ce serait une représentation appauvrissante, car Joseph Balogh, à l'instar de ses compatriotes, avait une vision grandiose de l'avenir. Il eût voulu que le monde redevînt monde.

Le pragmatisme utopique et le sens du devoir

Joseph Balogh est le destin hongrois. Fut-il un pur zéléteur de la démocratie capitaliste occidentale ? Sans doute non, malgré les nombreux amis qu'il comptait en France et en Angleterre. Fut-il un parfait fasciste, à la botte des puissances de l'Axe ? Non plus, malgré certaines professions de foi étonnantes, que nous découvrirons un peu plus loin. Fut-il un « pont » entre le monde franco-anglais et le monde germanique ? Oui (du moins il tenta de l'être, un certain temps) à condition de considérer cette médiation dans le contexte de sa vision historique plus large. Son mot d'ordre n'était pas la paix pour la paix, mais la paix pour la révision et la révision pour la paix. Balogh n'était pas cynique, il était un utopiste pragmatique.

Pour lui, les contingences du temps présent n'étaient rien d'autre que des obstacles conjoncturels, ce qui est une position éminemment raisonnable. Ses contemporains disaient de lui qu'il vivait dans une « Hongrie virtuelle ».⁵⁴ Il n'était pas le seul. Depuis Trianon, le temps s'était arrêté pour la majorité des Hongrois. D'une certaine manière, Le Traité avait brusquement interrompu le processus de rapprochement que la Hongrie avait engagé depuis la fin du XIX^e siècle, qui se serait peut-être poursuivi par simple osmose avec les autres pays d'Europe. Trianon donna, en quelque sorte, un prétexte aux Hongrois pour qu'ils se maintinssent dans une Hongrie virtuelle, refusant de se frotter aux réalités du temps ; de plus, ils aspiraient à une autre Hongrie, non moins virtuelle, la grande Hongrie des anciennes frontières. Pourtant, dans le détail, Balogh était d'un réalisme dont on pourra prochainement mesurer la fermeté.

Balogh ne manquait pas d'offrir, lorsque l'occasion se présentait, une boîte de chocolat à une dame.⁵⁵ Au-delà de ces petites manœuvres d'ordre mondain, le devoir était la principale voie par laquelle il entrait en contact avec le réel. Ainsi allait-il prendre conscience de la catastrophe internationale qui s'annonçait, à la fin des années trente, lorsque les limites posées par sa conception du devoir se trouveraient peu à peu ébranlées par les événements. Non sans, d'ailleurs, que sa raison continuât à s'opposer à la réalité de ces événements, autrement dit qu'il leur refusât tout droit à la réalité. Il ondulait entre le devoir d'agir et la tentation du détour face à l'inexistant (inexistant, selon lui). Après 1939, les occasions de considérer la réalité en face se multiplièrent, dont il dut tirer les enseignements à titre personnel. Lors de l'invasion de la Pologne, par exemple, vieille amie de la Hongrie, il s'adressa au ministre plénipotentiaire, Léon Orłowski, pour lui proposer d'héberger chez lui « un jeune homme de la bonne classe moyenne, fréquentant l'université ou une classe supérieure d'école secondaire ». Pour lui, c'était une manière de « contribuer symboliquement aux témoignages de sympathie du public hongrois envers les Polonais. »⁵⁶ Nous verrons aussi comment, dans les années quarante, il s'occupa des prisonniers français évadés en Hongrie et prit part aux actions entreprises en faveur des juifs.

Le style

Ces initiatives prises dans les années 39–42 sont le signe que le monde était devenu suffisamment détraqué pour que se révélât une certaine sensibilité à la détresse chez cet homme qui, d'après l'un de ses collaborateurs, bien souvent ne parvenait pas à comprendre « les problèmes des gens humbles. » Son obsession pour l'ordre se trouvait, en quelque sorte, touchée par l'avènement du grand désordre. Mais cette nouvelle posture ne se substituait pas à l'ancienne, elle s'y superposait. En effet, Balogh – incarnation d'un destin hongrois, je le répète – ne cessa jamais

d'espérer la restauration des anciennes frontières, il ne cessa jamais de croire au retour de l'ordre cosmique représenté par le royaume de Saint Étienne ; il applaudit les deux *Arbitrages* de Vienne et continua, jusqu'au dernier moment, à collaborer avec le *Küliigyminisztérium* dans le sens d'une réalisation plus complète des objectifs hongrois. Après la guerre, comme le déplorait le témoin déjà évoqué, on ne retint de lui que son goût pour des choses devenues tout à fait superficielles et superflues, en le condamnant « pour des signes extérieurs » (car « il était hautain, sarcastique, il poursuivait les formes jusqu'au snobisme. [...] Son conservatisme était raide et glacé, surtout à la première rencontre. »).⁵⁷

Puis il fut tout à fait oublié. Jusqu'à ce que peu à peu son nom revînt sous la plume de ceux qui s'intéressaient au soubassement idéologique et sentimental de la Hongrie néo-baroque.

Comme l'a remarqué Tibor Frank à propos du Comité du *Hungarian Quarterly*, Joseph Balogh était attiré par les beaux noms. Il était inscrit dans un club londonien et recherchait également la bonne compagnie dans ses loisirs. Mais ce serait un contresens de voir seulement du snobisme dans l'attachement maniaque de Balogh à la forme, car, dans son esprit, être hongrois signifiait l'effort permanent de donner un contenu aux apparences. Pour lui, la distinction entre fond et forme ne pouvait avoir lieu qu'en fonction d'un seul critère : la beauté de la cause. C'est ainsi qu'il accomplit un séjour dans un atelier anglais en tant qu'apprenti imprimeur afin d'en rapporter, pour le *Hungarian Quarterly* la belle typographie *Old Cantonian*.⁵⁸

Son penchant pour le travail bien fait était si prononcé qu'on le plaisantait à ce propos (mais aussi peut-être fallait-il le connaître depuis 23 ans et demi pour se permettre ouvertement une telle plaisanterie...) :

Mon cher Jóska, écrivait Klára Szöllőssy – Je voudrais encore une fois te remercier pour toutes les gentilleses que tu m'as dernièrement prodiguées. On peut difficilement dire de telles choses, mais je pense que depuis 23 années 1/2, nous sommes devenus suffisamment amis, c'est du moins mon sentiment. [...] PS. Cette lettre ne répond en rien aux impératifs de « magyarité calligraphique » de la *NRH*. Mais, de moi, n'est-ce pas, qui s'y attendrait ?⁵⁹

Son excellence Joseph Balogh

La forme ne va pas sans connaissance et reconnaissance, de même que l'aristocratie ne va pas sans honneur. Joseph Balogh, intellectuel juif converti plongé dans le monde des formes aristocratiques, sollicita la reconnaissance, considérée comme un complément utile et naturel de l'honneur (et du devoir) de servir sa patrie. Au niveau hiérarchique où il se trouvait dans la société hongroise, cela si-

gnifiait d'obtenir le titre de *méltóságos* (correspondant à « excellence »), que l'on recevait automatiquement avec la charge honorifique de *Kormány Főtanácsos* (conseiller principal du gouvernement). Il l'obtint effectivement en 1937.⁶⁰ Mais ce ne fut pas sans difficultés. Je donne ci-dessous la traduction de la requête déposée en janvier auprès du ministre des Affaires étrangères, qui est une représentation pittoresque de l'esprit néo-baroque et de l'ambition de Balogh, de même qu'une bonne synthèse de ses activités patriotiques :

Nagyméltóságú Miniszter Úr ! Kegyetemes Uram ! [Votre Excellence, Monsieur le ministre et Votre Grâce]

– Le Comité et le Conseil de rédaction de la Société de la Nouvelle revue de Hongrie souhaitent soumettre à votre Excellence une humble requête concernant le rédacteur en chef-gérant de la *Nouvelle revue de Hongrie*, le Dr. [Joseph] Balogh, afin que vous daigniez intercéder en sa faveur pour qu'il obtienne des plus hautes autorités, en récompense des services rendus à la culture hongroise, le titre de *kormányfőtanácsos* (conseiller principal du gouvernement) – Lorsque l'actuel directeur de la rédaction de la *Nouvelle revue de Hongrie*, [Georges] Ottlik, prit la direction de la revue à l'automne 1931, le Dr. [Joseph] Balogh, dès les premiers instants et d'une manière tout à fait désintéressée, l'aïda de ses conseils et de ses démarches de sorte que le premier numéro, paru en janvier 1932, doit déjà beaucoup à son enthousiasme, à son travail et à la finesse de son goût. Depuis le mois de juillet 1932, pour des raisons notamment d'ordre privé, [Georges] Ottlik n'a conservé que la direction nominale de la revue, et le large succès obtenu par celle-ci à l'étranger, en particulier en France, est essentiellement celui de [Joseph] Balogh. Le tournant éditorial qui honora la revue, l'obtention de collaborateurs étrangers, parmi lesquels des écrivains et politiciens français, anglais et allemands de premier plan sont principalement dus aux nombreuses introductions, aux capacités d'organisation et au travail infatigable du Dr. [Joseph] Balogh. La revue est désormais citée dans les quotidiens et les revues de tous pays, particulièrement dans la presse française, et les milieux français les plus compétents admettent que la *Nouvelle revue de Hongrie* est, de loin, la meilleure des revues rédigées en langue française à l'étranger. À travers les articles écrits par des Hongrois ou des étrangers, cette revue est au service des intérêts de la Hongrie et de la magyarité. Le plan de propagation de la culture hongroise préparé par [Joseph] Balogh dans un esprit encyclopédique, tant sur le plan littéraire et artistique, que sur celui des sciences humaines, est, pour le présent et pour l'avenir, d'une valeur inestimable. – Nous avons également adressé notre requête au ministre des Cultes et de l'Instruction, en précisant combien la bonne réputation de la *Revue* est précieuse, du point de vue de notre politique étrangère et particulièrement dans les conditions actuelles des relations internationales en Europe, et nous avons donc demandé au ministre des Cultes qu'il soutienne également, du point de vue de son portefeuille,

la demande de distinction. – Permettez-nous d'ajouter, votre Excellence, que la modeste rémunération que la Société de la Nouvelle revue de Hongrie est en mesure d'accorder au Dr. [Joseph] Balogh ne correspond en rien à la hauteur de sa contribution. En conséquence, nous soulignons que le Dr. [Joseph] Balogh mérite cette distinction pour l'étendue de ses services et l'enthousiasme désintéressé de son patriotisme. – Acceptez, votre Excellence, l'expression de nos profonds respects.

Pour le Comité de la Société de la Nouvelle revue de Hongrie : le rédacteur en chef (*sic*) ([Georges] Ottlik) ; le président du Conseil de rédaction (Pál Teleki).⁶¹

« La beauté, seule, peut sauver le monde. » Par cette maxime, Dostoïevski avait révélé son profond pessimisme. Balogh l'était à peine moins, il me semble, en plaçant sa confiance dans le style. Les bonnes manières, une certaine distance entre soi-même et les événements : voilà ce qui devait sauver le monde, selon lui. D'ailleurs, en bon savant humaniste, il voyait loin et surtout refusait de voir près.

Le modèle classique : rationnel et irrationnel

Dans l'en-tête qu'il rédigea pour un article paru en août 1940, il exprimait implicitement son avis sur la voie idéale de la connaissance : le silence de la cellule monastique « à l'écart des agitations de ce monde ». Or, l'article en question, rédigé par un moine bénédictin français dans le « silence de sa cellule », n'était pas anodin (surtout considérant sa date). Il s'agissait tout simplement d'un appel à la réconciliation franco-allemande, sur fond d'exhortation évangélique.⁶² Notons le contraste entre l'éloge du silence et le vacarme assourdissant des événements (sans compter le malencontreux manque de pertinence du jugement en question). Je reviendrai sur cet article.

Tout au long des années trente, en proclamant le droit historique des nations (surtout celui de la Hongrie), les révisionnistes hongrois avaient récusé comme une chimère le rationalisme, d'ailleurs très relatif, des arpenteurs de 1920. Au même moment, au nom du droit de la personne à agir et à penser librement au sein de collectivités familiales, les jeunes non-conformistes français avaient récusé toutes formes d'embrigadement fondé sur des abstractions coercitives. Le fondement de ces deux positions éthiques, dont la *NRH* fut un point de rencontre, était d'inspiration partiellement irrationnelle, en réaction contre un long cheminement de la pensée méthodique et empirique européenne qui remontait jusqu'aux Lumières et plus loin. Or, une idéologie irrationnelle, s'il en est, recouvrait peu à peu l'Europe de son ombre. C'était le national-socialisme. Aussi toute doctrine professant, à cette époque, un fondement plus ou moins irrationnel était-elle, à tort ou

à raison, compromise avec l'idéologie hitlérienne (considérons ce phénomène comme un complément de la situation purement géostratégique selon laquelle seule l'Allemagne nazie semble avoir été militairement et diplomatiquement capable d'aider la Hongrie à élargir ses frontières).

Pourtant, c'est aussi au nom de la raison, et même pour sauver la raison que Balogh prit part à diverses activités intellectuelles et patriotiques inspirées du modèle antique. Dès lors, si l'on veut rester fidèle à sa pensée, faut-il considérer la monarchie de Saint Étienne comme l'expression aboutie de la mystique chrétienne ou, au contraire, comme la continuation de l'idéal classique, ordonné et rationnel ? Joseph Balogh était, à n'en pas douter, suffisamment thomiste pour ne pas craindre une telle contradiction apparente. Cherchons la réponse dans son jardin secret.

Quand, vers l'an 896, les Hongrois s'étaient sédentarisés dans le bassin des Carpates, la sagesse antique n'y était déjà plus qu'un lointain souvenir, enfoui aussi profondément que les trésors des villas romaines de Pannonie. « Néanmoins, par la suite, les Hongrois avaient été des bons élèves à l'école de l'Europe médiévale. » Ils avaient appris. La Renaissance y fut ensuite éblouissante, sous le règne du roi Mathias. Ils pratiquèrent même le latin à la Diète jusqu'aux années 1840. Par la suite, le latin, perpétué dans les églises et les officines pharmaceutiques comme dans tout autre pays européen, connut en Hongrie un certain regain au début du XX^e siècle sous sa forme purement classique et littéraire. À l'origine de ce mouvement, on trouve, entre autres personnalités, le ci-devant Joseph Balogh, qui fut l'un des fondateurs de la Société savante du *Parthénon* dont l'objet était précisément l'organisation de conférences érudites et l'édition bilingue de textes classiques.

L'humanisme savant : Saint Augustin et Saint Étienne de Hongrie

Joseph Balogh signait certains de ses articles d'un simple *iota*. C'est un détail, comparé à la somme de travaux qu'il consacra aux Humanités. Il fut même considéré comme l'un des spécialistes mondiaux de la discipline très pointue des recherches historiques sur la lecture à haute voix, en publiant en 1921 *Voces paginarum. Adatok a hangos olvasás és írás történetéhez* (« Contribution à l'histoire de la lecture et de l'écriture à haute voix »), traduit en allemand ultérieurement. Mettant son talent de vulgarisateur à contribution, il écrivit en 1934 un ouvrage intitulé *A klasszikus műveltségért* (« Pour une culture classique »). D'ailleurs, sa grande culture et ses exigences allaient de pair avec une modestie que lui seul, sans doute, s'autorisait à reconnaître. En effet, de même qu'il avait, pendant quelque temps, manié les pots à encre dans une imprimerie anglaise pour se familiariser avec des caractères typographiques particuliers, il fréquenta, à des fins de comparaison pé-

dagogique, quelques leçons de français et de latin au Lycée Louis-Le-Grand en juin 1936. Son grand œuvre est sans conteste la traduction des *Confessions* de Saint Augustin, publiée en 1943, à laquelle il consacra, semble-t-il, vingt ans de sa vie en parallèle à son agitation perpétuelle de publiciste, homme d'affaires etc... sans jamais perdre une once de son appétit pour ce travail. L'ouvrage fut classé comme « événement littéraire » dans *Comœdia* par André Thérive (le 5 février 1944), qui soulignait que Saint Augustin semblait plus que jamais appelé à devenir un « conseiller du monde moderne ». ⁶³

En guise de conseiller du monde moderne, arrêtons-nous à Saint Étienne de Hongrie, qui était une manière pour Balogh de réunir sa passion pour les études latines et son amour pour son pays. Joseph Balogh était non seulement le traducteur de Saint Augustin, mais aussi un spécialiste des exhortations de Saint Étienne, « dans les quelles » le souverain avait affirmé à son fils qu'un pays où l'on ne parlait qu'une seule langue était « faible et débile ». En 1932, il publia dans *Századok* une étude dans laquelle il comparait le sacre du grand roi hongrois à ceux de Charlemagne et d'Othon le Grand ; des contacts en 1936–37 pour la publication d'une nouvelle étude restèrent sans résultat. ⁶⁴

Humanisme et politique

Certes, l'analyse de la formation du royaume hongrois au XI^e siècle pouvait aisément conduire à la formulation d'hypothèses visant à sa re-formation au XX^e. Une autre voie transversale était l'étude de l'héritage classique au sein du monde moderne (hongrois et européen), qui fut le thème d'un Entretien de la SdN organisé à Budapest en 1936, auquel je consacrerai quelques pages instructives dans le cadre des débats d'idées organisés par la *NRH*. D'ailleurs, Balogh ne distinguait pas nécessairement ses activités scientifiques de son action publiciste. Ainsi s'adressa-t-il au grand *scholar* Gilbert Murray pour lui demander un article sur l'enseignement du latin et du grec – demande formulée en tant que rédacteur en chef de la *NRH*, mais aussi comme spécialiste des études classiques (« *I should not like to think of it as a mere [hobby]* »). ⁶⁵

D'ailleurs, selon le cas, Balogh déclinait ses multiples activités d'une manière ou d'une autre (était-ce selon l'humeur, ou de manière intentionnelle ?). À un autre correspondant savant, le P. Hippolyte Delahaye SJ, membre de la Société des bollandistes, il affirmait avoir accepté la rédaction de la *NRH* « en guise d'occupation secondaire ». Il confia la distribution de sa revue en France à l'association d'édition et d'érudition Guillaume Budé, avec laquelle il essaya, en 1935, de faire venir des intellectuels français en Hongrie (pour les gagner à la cause hongroise, bien sûr). Mais les bons vieux humanistes français étaient-ils à la hauteur

des exigences de dynamisme attachées au révisionnisme hongrois ? On peut en douter, car la coopération avec l'Association G. Budé n'était pas heureuse, et Balogh eut souvent à s'en plaindre.⁶⁶

L'éminence grise de l'éminence grise

Un autre aspect constant chez Balogh fut sa solitude. Il vécut longtemps seul avec son père, puis tout à fait seul. D'après László Passuth, ses journées étaient « une suite de réunions, rendez-vous, coups de téléphone, mais il restait un homme solitaire ». ⁶⁷ Et que dire, alors, des circonstances de sa mort ? À ce propos, le même Passuth sombre dans le plus profond abattement, en affirmant que Balogh a été abandonné par ses amis et protecteurs, qui auraient pu le sauver du camp de Sárvár. L'accusation est grave – elle provient peut-être d'un homme dont le souvenir est gagné par l'amertume. Admettons qu'il y ait quelque vérité dans ce jugement. Abandonné de tous, ou presque, Balogh le fut peut-être parce qu'il n'était plus compris de personne. *A contrario* de son ancien collègue Ottlik, qui resta conforme à l'opportunisme plus ou moins vigilant caractéristique de la politique hongroise des années 40 (cf. la « balançoire » de Miklós Kállay), Balogh, peut-être forcé ou au moins inspiré par son origine juive, prit un chemin de traverse qui devenait de moins en moins compréhensible. D'ailleurs, il était lui-même souvent gagné par le doute (dont son désir d'émigrer en 1939 est le point d'orgue), qu'il compensait par des tours de magie :

Peu avant la guerre, puis pendant la guerre, au plus profond des années sombres, il tenta de composer un portrait de la Hongrie fait de vérité et d'illusions : d'une Hongrie meilleure, libérale, aimant la liberté, fidèle à ses traditions et forcée par les circonstances à porter un masque déformant (Passuth).⁶⁸

Balogh, l'humaniste, était amateur de belles choses. En matière d'esthétique, il arrive que la subjectivité prime. Cette attitude marquait peut-être aussi sa vision politique. Ainsi ne se sentait-il pas toujours obligé de justifier son opinion de manière rationnelle : « Je partage entièrement votre opinion que la France doit beaucoup à la III^e République, écrivait-il à un ami français en juillet 1940, ce qu'il faut constater quand bien même, au demeurant, on ne sympathise pas avec elle. (*sic*) » ⁶⁹

D'autre part, il fut pendant toute sa carrière un observateur, un conseiller, sans être véritablement un acteur de l'Histoire. On a coutume de le qualifier d'*éminence grise* (de Bethlen). ⁷⁰ Mais si l'on considère le mode d'action du comte Bethlen lui-même dans les années trente, mieux vaudrait-il parler de *l'éminence grise de l'éminence grise*. D'ailleurs, les parcours respectifs des deux hommes furent

curieusement symétriques : Bethlen, l'aristocrate, fut exécuté par les soviétiques en 1946 ; Joseph Balogh, le juif assimilé, fut exécuté par les nazis en 1944. Ainsi s'achevait l'existence de Joseph Balogh, dont une partie substantielle avait été consacrée au rayonnement de la *Nouvelle revue de Hongrie*.⁷¹

Notes

- ¹ Jean-Marie DOMENACH, « Idées et tempéraments », *Esprit*, novembre 1963, 726.
- ² DOMANOVSKY Sándor (dir.), *Magyar Művelődéstörténet* [Histoire culturelle de la Hongrie], Szekszárd, 1993 (reprint). Édition originale : 1939-42 ; « En considérant comme connus les événements politiques, nous allons concentrer notre attention sur le fonctionnement de manifestations de l'esprit plus difficile à saisir. » (*Ibid.*, 15) ; j'envisage le terme synthétique comme correspondant à la volonté constante de rapporter chaque élément au tout qui le contient, quelle que soit la taille de l'objet effectivement étudié. Et non dans le sens d'une étude générale aux contours les plus vastes possibles (pensons à une Histoire générale de l'humanité qui serait conçue dans un esprit parfaitement analytique).
- ³ Paul VEYNE, *Comment on écrit l'histoire*, Point Histoire, 438 pp. Édition originale : 1971.
- ⁴ Marcel PROUST, *Le temps retrouvé*, Livre de Poche, édition de 1993, 274.
- ⁵ *Ibid.*, 299.
- ⁶ *Ibid.*, 300.
- ⁷ *Ibid.*, 490. Ainsi s'achèvent le livre et l'œuvre de Marcel Proust.
- ⁸ René DUPUIS, « L'histoire réelle », *L'Ordre nouveau*, n° 19 « De l'histoire de France », mars-avril 1935, 1-5.
- ⁹ Cf. Jean-Louis LOUBET DEL BAYLE, *Les non-conformistes des années trente. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Seuil, 1969 (rééd. en poche en 2001) ; René DUPUIS, *Le problème hongrois*, Paris, Éd. internationales, 1931, 215 pp.
- ¹⁰ Olivier Dard distingue deux camps au sein de la jeunesse contestataire des années 30, les « spiritalistes », dont font partie les personnalistes de l'*Ordre nouveau* ou d'*Esprit*, et les « réalistes ». Olivier DARD, *Le rendez-vous manqué des relèves des années 30*, Paris, PUF, 2002, 332 pp.
- ¹¹ Claude CHEVALLEY, « De la méthode dichotomique », *Ordre nouveau*, n° 36, 15 déc. 1936, 36, 38, 42-3.
- ¹² Jean de PANGE, *Journal*, 22 mai 1931.
- ¹³ Marcel PROUST, *op. cit.*, 278.
- ¹⁴ G. R. ELTON, *Return to Essentials. Some Reflexions on the Present State of Historical Studies*, Cambridge, 1991, in Richard J. EVANS, *In Defense of History*, London, Granta Books, 2000, 62-3.
- ¹⁵ Paul RICŒUR, « Histoire et rhétorique », *Diogène*, n° 168, octobre-décembre 1994, 9-26.
- ¹⁶ Marcel PROUST, *op. cit.*, 481.
- ¹⁷ *Ibid.*, 299 (citation déjà vue plus haut).
- ¹⁸ *Ibid.*, 290-1.
- ¹⁹ Edmund HUSSERL, *Recherches logiques*, tome II/2, *Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance*, tr. fr. H. Elie, A. Kelkel, R. Schérer, Paris, PUF, 1962, 98. Citation extraite de la thèse soutenu en juin 2009 par Ádám Takács (ELTE/EHESS) : *Le fondement selon Husserl. La doctrine de la phénoménalité et de l'évidence dans la phénoménologie husserlienne* (notons que Husserl établissait un lien de complémentarité entre les deux types d'intention, tout en donnant la primauté fonctionnelle à l'intuition).

- 20 Voir les deux œuvres fondatrices de René GIRARD : *Mensonge et vérité romanesque* (1951) et *La violence et le sacré* (1972).
- 21 Marcel PROUST, *op. cit.*, 467.
- 22 Expressions employées par l'archevêque de Kalocsa lors d'une ambassade auprès du roi de France en 1457. Gabriel ASZTRIK, *Les rapports dynastiques franco-hongrois au Moyen âge*, Budapest, Imp. de l'un. [1944], 75.
- 23 Albert BEREGRY, *A francia politika és Magyarország* [La politique française et la Hongrie], Budapest, [s.e.], 1934, 27 et 50.
- 24 Richard EVANS, *In defense of history*, London, Granta, 2000, 245–6.
- 25 Mór Kornfeld : grand propriétaire terrien allié à la famille Weiss, d'origine juive, converti au catholicisme, sensible à la question sociale ; il était, avec Ferenc Chorin, l'un des industriels proches de Bethlen qui participèrent financièrement et intellectuellement à la vie de la *NRH* de même qu'à la *Magyar Szemle*. Sélection de textes récemment publiée : KORNFIELD Mór, *Triantonól Trianonig. Tanulmányok, dokumentok* (choix de textes et introduction par SZÉCHENYI Ágnes), Corvina, 2006, 471 pp.
- 26 Tibor FRANK, « Editing as Politics : József Balogh and *The Hungarian Quarterly* », in *Ethnicity, Propaganda and Myth-Making. Studies on Hungarian Connections to Britain and America. 1848–1945*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1999, 269 ; *Curriculum Vitæ* de Joseph Balogh, [s.d.] joint à une lettre datée du 9 mars 1939 (OSzK Kt. 1/180/1746) ; PASSUTH László, « Balogh József », in KERESZTURY Dezső – CSIK Csaba (dir.), « S két szó között a hallgatás... » *Magyar mártír írók antológiája* [« Entre deux mots, le silence... » Anthologie des martyrs hongrois]. Budapest, Magvető Kiadó, 1970, 104. Voir les divers études de Tibor Frank, en particulier.
- 27 « Merci des nouvelles sur mon père. [...] N'est-ce pas que dans la mesure du possible, tu parles avec lui après chacune de mes lettres. » (Balogh, d'Athènes, à son secrétaire, 3 mars 1935) (OSzK Kt. 1/180). « L'état de ton père s'est bien amélioré. J'ai longuement parlé avec lui aujourd'hui [...] » (secrétaire à Balogh, Monte-Carlo, 17 mars 1937) (*Loc. cit.*) ; Dîner chez Balogh en compagnie de son père, avec Jenő Katona, rédacteur en chef de *Korunk Szava* (OSzK Kt. 1/1703) ; Jean Schott, jeune Français en voyage en Hongrie (OSzK Kt. 1/2842) ; un prêtre français, l'abbé Grail (OSzK Kt. 1/1233) ; Dom Germain Morin (du grand hôtel Hungária) – Balogh 11 oct. 1935 (OSzK Kt. 1/2282) ; « Mon père, dont vous aviez fait la connaissance à Ireg, est mort le Vendredi Saint. » (Balogh – Abbé Grail 7 mai 1937) (OSzK Kt. 1/1233) ; Avant la réception à la Légation de Belgique, « je serais heureux que vous me fassiez l'honneur de dîner chez moi. – Dîner très simple, ce dont je dois vous demander à l'avance toute votre indulgence : je suis en deuil de mon père avec qui j'habitais et que j'ai perdu le Vendredi Saint. » (Balogh – Vicomte Ter Linden 10 avril 1937) (OSzK Kt. 1/3076) ; « Pourrais-tu mettre à ma disposition le manuscrit de la nécrologie de mon père, que j'aimerais imprimer à l'occasion du premier anniversaire de sa mort, qui est survenu – tu te rappelles peut-être – le 26 mars, Vendredi Saint. » (Balogh – Jenő Katona 11 fév. 1938) (OSzK Kt. 1/1703)
- 28 En outre, il semble que Balogh ait eu à sa disposition une petite maison de repos (?) sur l'île Margit. Balogh – Jenő Katona 8 juil. 1937 (*Loc. cit.*). Balogh – Karola Szalay 25 août 1938 (OSzK Kt. 1/2972)
- 29 Balogh – Jenő Katona 5 juin 1939 (*Loc. cit.*) ; pour saisir l'ambiance à Ireg, voir l'introduction de SZÉCHENYI Ágnes dans KORNFIELD Mór, *op. cit.*
- 30 En demandant une recommandation pour le mari d'une cousine, Balogh justifiait son geste par le fait qu'il avait très peu de famille et que cette cousine avait eu la bonté de venir au chevet de son père mourant (Balogh – György Várhelyi Vajda 26 mai 1937) (OSzK Kt. 1/3168) ; Père Delattre. Visite à Ireg. 9–13 sept. 1932. Archives jésuites. JDE 106. 6^e voyage, 14 juil. – 2 nov. 1932, 137.

- ³¹ « [...] étant donné mon intérêt pour le christianisme primitif et pour le Moyen âge. » Balogh – Hyppolite Delahaye SJ (Société des Bollandistes) 11 avril 1934 (OSzK Kt. 1/758).
- ³² Pour une chronologie des lois juives, voir Henri de MONTETY, « L'Église réformée de Hongrie et la persécution des juifs », *Diaspora. Histoire et Société*, Université de Toulouse-Le Mirail, n° 8, 1er sem. 2006, 208–224 (traduction commentée d'une brochure parue en 1945). Pour plus de détails, voir, en hongrois : VÉRTES Róbert (szerk.), *Magyarországi zsidótörvények és rendeletek 1938–1945* [Lois et décrets juifs en Hongrie 1938–1945], Budapest, Polgár, 1997, 392 pp. ; Cf. Tibor FRANK, « Editing as Politics... », in *Ethnicity, Propaganda and Myth-Making...*, 269. Venant de recevoir une distinction scientifique, Balogh écrivait : « On a parfois des surprises. [...] C'est la première fois que mes modestes travaux de recherche sont remarqués par les milieux scientifiques officiels : si j'avais pu, à trente ans, m'approcher de plus près de l'Université, je ne devrais pas, maintenant, penser avec quelque mélancolie à toutes ces années perdues du point de vue de la science. » Balogh – Gyula Kornis 6 fév. 1934 (OSzK Kt. 1/828) ; BALOGH Sándor et al., *Magyarország a XX. században* [La Hongrie au XX^e siècle], Budapest, Kossuth Könyvkiadó, 1986, 127 (1^{ère} éd. en 1985) ; ROMSICS Ignác, *Magyarország története a XX. században* [Histoire de la Hongrie au XX^e siècle], Budapest, Osiris, 2005, 197 ; *NRH* – Elek Dulin 29 août 1938 (OSzK Kt. 1/2379).
- ³³ ROMSICS Ignác, *op. cit.*, 197 ; Iván Csekonics et Iván de Praznovszky envoyèrent par écrit une demande d'indulgence au président du Conseil (lettre datée du 30 sept. 1939). ABLONCZY Balázs, *Teleki Pál*, Budapest, Osiris, 2005, 240 ; outre des personnalités du monde académique et politique britannique et plusieurs présidents du Conseil hongrois, Balogh indique, comme référence : Gaston Maugras, ministre de France à Athènes ; Louis de Vienne, ancien ministre de France à Budapest ; Louis Gillet et Jacques de Lacretelle, de l'Académie française ; le comte Robert d'Harcourt, professeur à l'Institut catholique ; RP Yves de La Brière SJ, rédacteur en chef des *Études* ; Georges Pernot, ancien ministre et sénateur ; Jean Marx, ministre plénipotentiaire ; Joseph Barthélemy, de l'Institut ; André Thérive, correspondant du *Temps*. Brouillon d'une lettre datée du 9 mars 1939 (OSzK Kt. 1/180/1744–1745).
- ³⁴ Brouillon joint à une lettre envoyée le 9 mars 1939 au Major Rutter, correspondant du *Hungarian Quarterly* à Londres, pour qu'il l'adressât lui-même à un certain Mr Inman. (OSzK Kt. 1/180/1746).
- ³⁵ Tibor FRANK, « To Comply with English Taste. The Making of *The Hungarian Quarterly* 1934–1944 », *The Hungarian Quarterly*, vol. XLIII, n° 171, Autumn 2003, 112–124 ; Balogh reçut, à sa grande surprise un ordre de mobilisation en sept. 1941, mais il demeura à Budapest. Balogh – Eszterházy 11 sept. 1941 (OSzK Kt. 1/959) ; d'après les indications imprimées sur la couverture, les anciennes attributions de Balogh furent réparties entre le vice-président de la SNRH, Iván Praznovszky (qui devint « gérant »), et le président du Comité de rédaction, Iván Csekonics (qui devint « chargé de l'édition »). L'annuaire de la presse hongroise indique le 27 avril 1943 comme date à partir de laquelle la rédaction de la *NRH* fut confiée au comte Csekonics ; *NRH* – *Székesfőváros elöljáróság* (Service du procureur de la capitale) 3 juil. 1940 (OSzK Kt. 1/2379).
- ³⁶ Entretien avec László Passuth. Tibor FRANK, « Editing as Politics... », *Ethnicity, Propaganda...*, 275.
- ³⁷ NAGY Zsuzsa L., « Rassay Károly életútja 1944 és 1953 között » [La trajectoire de Károly Rassay entre 1944 et 1953], *Századok*, 2003/6, 1421–44 ; comtesse Robert de DAMPIERRE, *De l'ambassade au bagne nazi*, Paris, Flammarion, 1946, 164 pp.
- ³⁸ Entretien avec László Passuth, 22 août 1975. FRANK Tibor, « Editing as Politics... », *Ethnicity...*, 271.
- ³⁹ Tibor FRANK, « Editing as Politics... », *Ethnicity, Propaganda, Myth-Making...*, 271 ; dans son livre intitulé *L'Affaire Maurizius* (1928), Jacob Wassermann évoque une *bec Auer*, lampe

à gaz d'une chambre d'hôtel berlinoise, comme on dirait *frigidaire* pour désigner un réfrigérateur ; Balogh fut nommé directeur de l'une et/ou de l'autre entre 1927 et 1933 (documentation contradictoire). Entre autres : OSzK Kt. 1/180/1746.

40 Balogh – Ottlik 27 jan. 1936 (OSzK Kt. 1/2440). Ottlik était un ami de la famille Szász. Elsa de Szász était une personne remarquable qui parlait plusieurs langues à la perfection et avait des relations en Angleterre. Balogh, en d'autres circonstances, la désignait comme futur ministre de Hongrie à Londres ! (Balogh – Szász [Zsomborné] 24 avril 1936 (OSzK Kt. 1/2979).

41 Corr. Balogh – Govare 3–10 déc. 1934 (OSzK Kt. 1/1221).

42 *Curriculum Vitæ* de Joseph Balogh [mars 1939] (OSzK Kt. 1/180/1746).

43 Balogh – Kanitz 27 juil. 1932 (OSzK Kt. 1/1685) ; Ferenc Chorin : grand industriel, président de l'Association des employeurs hongrois ; Corr. Balogh – Kanitz 27 juil. 1932 et 31 juil. 1933 (*Loc. cit.*). Balogh écrivait à Kanitz en hongrois, qui répondait en allemand. Il adressait des salutations « de la part de tous ceux d'Ireg ».

44 Balogh – Kanitz 28 juil. 1931 (*Loc. cit.*).

45 Balogh – Géza Tomcsányi août 1930 (OSzK Kt. 1/2097).

46 Balogh – Kanitz 20 juin 1929 (OSzK Kt. 1/180) ; Csepeli művek était l'entreprise géante de Manfred Weiss ; Balogh – Chorin 15 déc. 1933 (*Loc. cit.*) ; Balogh – Kanitz 21 jan. 1935 (*Loc. cit.*). En 1939, Balogh était encore employé chez Bec Auer. (OSzK Kt. 1/180/1746).

47 Balogh – Kornfeld 3 nov. 1937 (OSzK Kt. 1/1826) ; note du 4 juin 1938 (OSzK Kt. 1/180).

48 Kanitz – Balogh 29 oct. 1928 (OSzK Kt. 1/180) ; document interne SNRH 30 juin 1932 (OSzK Kt. 1/2379/20862) ; rapport annuel de la SNRH pour l'année 1934 (OSzK Kt. 1/2379/20844) ; brouillon joint à la lettre envoyée le 9 mars 1939 au Major Rutter (OSzK Kt. 1/180/1746) ; le revenu annuel par foyer de cette « classe moyenne supérieure urbaine » dans les années 1930–31 était évalué à 17 800 pengős par le sociologue Mátyás Matolcsy. Les 52 000 personnes concernées (industriels, propriétaires immobiliers) représentaient 0,6% de la population du pays. Les revenus moyens de la classe suivante, proprement « moyenne » (qui comptait 1,5 million de personnes), étaient seulement de 1050 pengős. (ROMSICS Ignác, *Magyarország története, op. cit.*, 193) ; investissement immobilier. OSzK Kt. 1/180/1750 (les apparitions répétées de la somme de 7 200 pengős sont fortuites !) ; en 1934, on offrait à Bethlen un revenu mensuel de 7 000 pengős pour la direction du groupe de presse *Az Est* (soit un revenu annuel de 84 000 pengős). Ce dernier opta pour une position au Conseil du groupe associée à la direction de la politique extérieure du quotidien *Pesti Napló*, pour une rémunération mensuelle de 2 500 pengős (ROMSICS Ignác, *Bethlen István. Politikai életrajz* [biographie politique], Budapest, Osiris, 1999, 364–5). En France, le traitement annuel d'un haut fonctionnaire dans les années trente s'élevait à 100 000 francs (Alfred Sauvy), ce qui correspond à 20 ou 30 000 pengős (selon que l'on se situe avant ou après la dévaluation du franc). Cette comparaison est, bien entendu, très approximative.

49 Balogh – Lipót Baranyai 3 déc. 1934 (OSzK Kt. 1/2100).

50 Séjour à Nice. Balogh – François Gachot (OSzK Kt. 1/1108) ; Balogh – Émile Pillias 8 jan. 1940 (OSzK Kt. 1/2572) « Je viens de passer des journées très intéressantes dans votre pays et c'est réconforté à tous points de vue que je suis rentré en Hongrie. » ; Balogh – Kövér 4 mai 1942 (OSzK Kt. 1/1855).

51 « Bien souvent il ne parvenait pas à comprendre le monde en effervescence de la jeunesse [...]. » (PASSUTH László, « Balogh József », in « *S két szó között a hallgatás...* », 103) ; secrétaire de Balogh, entre autres, Miklós Hubay (août 1941–43?). Une jeune femme, Klára Szöllősy, fut engagée pour des périodes temporaires. Elle conserva un très bon souvenir de Balogh, qui était un parent par alliance (le père de Klára Szöllősy était aussi le médecin personnel du régent Horthy) ; jeune rédacteur, en particulier, László Passuth, qui fut chargé de la revue de presse de la *NRH* après Jenő Katona. En 1938, tous les jours à la rédaction du *HQ* entre 11 h.

et 1 h., on pouvait aussi rencontrer Gyula Illyés, dont la renommée commençait à peine de poindre ; je n'ignore pas que certains ont interprété le comportement de Balogh comme le signe d'un dérèglement des mœurs. Personnellement, je n'y crois pas. D'une part, le conservatisme bien compris suppose que l'on consacre du temps à la formation de ses successeurs. D'autre part, même s'il est resté célibataire, Joseph Balogh avait un tel emploi du temps qu'il eût difficilement pu dissimuler des activités socialement illicites. Enfin, il est vrai que ses relations avec les femmes semblent avoir été empruntées d'une certaine prudence ; mais quelle conclusion en tirer ? Il tenait à sa tranquillité. D'ailleurs, laissons-le tranquille ; la correspondance entre Joseph Balogh et Henri Ancel est une tragi-comédie (OSzK Kt. 1/65). Pendant une dizaine d'années, les deux hommes collaborèrent en s'invectivant à la première occasion : « Je ne suis pas payé pour ce mois-ci, écrivait Ancel, et vous conviendrez que, si je dois faire ici, *gratis pro deo*, le travail pour lequel je suis payé à la *Revue* à Budapest, ce n'était pas la peine de quitter Budapest. » (6 juil. 1937). Mais Balogh avait sa propre idée sur la question : « Je regrette que le dernier jour que vous êtes venu à la *NRH* avant de prendre vos vacances vous ne m'ayez pas honoré de votre visite, car alors je me serais permis de vous demander l'unique traduction que je devais encore recevoir de vous. [...] Nous nous connaissons d'assez près depuis huit ans et vous savez que de mon côté j'use à votre égard de tous les ménagements possibles, comme moi aussi je sais avec quelle conscience et combien de bonne volonté vous vaisez à votre travail. En tout état de choses, je serais content si à l'avenir nous pouvions prendre congé avant que vous ne partiez en vacances, car alors les malentendus de cette sorte pourraient être évités. » (7 juil. 1939). Comme cela arrive souvent lorsque l'on parle de travail, la question du salaire était aussi matière à querelle. En 1941, Ancel voulait renoncer à sa collaboration ; Balogh lui fit une nouvelle proposition que le traducteur trouva pire que les précédentes : « Il va de soi que je tiens absolument à ne pas être un employé (pour ne pas dire : un coolie) de la *NRH*. » (10 déc. 1941). La situation tourna même à l'aigre à la fin de l'année : « En main votre lettre du 17 décembre, que ma femme ne m'avait pas remise plus tôt parce que j'étais malade, j'ai également [...] appris que vous aviez purement et simplement refusé de la voir. – En ces conditions, je crois superflu d'abuser davantage des bons offices de [etc...]. » (26 déc. 1941). Joseph Balogh répondait dès le lendemain qu'il regrettait que ses efforts pour renouer la collaboration eussent été vains, et aussi que Mme Ancel se fût sentie offensée. Mais il ne pouvait recevoir les visiteurs sans rendez-vous, etc... (27 déc. 1941). Toujours cette morgue intraitable, cette défense contre tout imprévu. Henri Ancel cessa de travailler pour la *NRH*. Deux ans plus tard, il était mort.

⁵² Balogh – Charles Chassé 26 jan. 1934 (OSzK Kt. 1/566) ; Balogh – prince Hubert de Broglie 17 déc. 1934 (OSzK Kt. 1/453) ; Balogh – baron de Beauverger 15 juil. 1938 (OSzK Kt. 1/269) ; Balogh – Jean Schott 23 juin 1934 (OSzK Kt. 1/2842).

⁵³ « 'A háborúnak vége lett', Hubay Miklós válaszol Kabdebó Lórántnak » [« Puis ce fut la fin de la guerre », Miklós Hubay répond à Lóránt Kabdebó], *Kortárs*, 1981, 1219.

⁵⁴ *Ibid.*, 1220. Miklós Hubay attribue également à Balogh l'épithète de « néo-baroque ».

⁵⁵ Par exemple, à la vicomtesse de Terlinden, en 1937 (OSzK Kt. 1/3076).

⁵⁶ Balogh – Léon Orłowski 25 sept. 1939 (OSzK Kt. 1/2419).

⁵⁷ PASSUTH, László, « Balogh József », in « *S két szó között a hallgatás...* », 103.

⁵⁸ « In fact his tables of contents look a bit like a Central European combination of Burke's Peerage, Baronetage and Knightage and Dodd's Parliamentary Companion. » (Tibor FRANK, « To Comply with English Taste. The Making of *The Hungarian Quarterly* 1934–1944 », *The Hungarian Quarterly*, 2003/3); par exemple, sur les conseils de son ami H.G. Daniels, correspondant du *Times* à Paris, il s'engagea comme *voluntary supporter* de « *Château in France* ». Cotisation annuelle : 20 F. (OSzK Kt. 1/718) ; Lóránt KABDEBÓ, « 'A háborúnak vége lett'... »... 1219.

- ⁵⁹ Klára Szöllőssy (de Londres) – Balogh 15 jan. 1937 (OSzK Kt. 1/3029).
- ⁶⁰ À partir des mois d’octobre et novembre, ses correspondants commencèrent à utiliser systématiquement l’adresse *Méltóságos úr* ! Le 17 sept. 1936, un directeur de lycée prémontré s’adressait à Balogh en tant que *Méltóságos* (OSzK Kt. 1/2013), mais il s’agit d’une erreur – ou d’une flatterie.
- ⁶¹ SNRH – Kálmán Kánya 15 jan. 1937 (OSzK Kt. 1/1688). Le brouillon porte une première date, rayée : avril 1934. Une première requête aurait-elle été posée trois ans plus tôt, servant de modèle pour celle de 1937 ? Cela semble improbable. D’autre part, on notera qu’Ottlik ne reçut lui-même le titre d’Excellence qu’en 1940, en même temps qu’il accédait à la Chambre haute.
- ⁶² Dom Germain MORIN, « Les deux ailes de l’Occident », *NRH*, août 1940, 141–6.
- ⁶³ Balogh – Kornis 9 juil. 1941 (OSzK Kt. 1/1828) ; G.-E. Tosi – Balogh 7 fév. 1944 (OSzK Kt. 1/3104).
- ⁶⁴ Tibor Joó admettait Balogh comme « maître *ès* humanité ». Joó – Balogh août 1943 (OSzK Kt. 1/1647) ; BALOGH József, « A magyar királyság megalapításának világpolitikai háttere » [Le contexte extérieur de la formation du royaume de Hongrie], *Századok*, LXVI, 4–6. szám, avril–juin 1932, 152–68 ; Balogh – Történeti Társulat 1936–37 (OSzK Kt. 1/3042).
- ⁶⁵ Balogh – Gilbert Murray 16 sept. 1932 (OSzK Kt. 1/2293).
- ⁶⁶ Balogh – Hippolyte Delahaye SJ 12 jan. 1934 (OSzK Kt. 1/758) ; Balogh – de Vienne 24 jan. 1934 (OSzK Kt. 1/3226) ; Balogh – Simon Arbellot 9 jan. 1940 (OSzK Kt. 1/98).
- ⁶⁷ PASSUTH László, « Balogh József », in « *S két szó között a hallgatás...* », 101.
- ⁶⁸ *Ibid.*, 103.
- ⁶⁹ Balogh – Chaillet SJ 30 juil. 1940 (OSzK Kt. 1/551).
- ⁷⁰ László PASSUTH, « Balogh József », in « *S két szó között a hallgatás...* », *op. cit.*, 100.
- ⁷¹ Autre façon de décrire son parcours : « Balogh, en qui se mêlaient l’héritage du libéralisme du XIX^e siècle et l’activisme résolument contre-révolutionnaire du régime d’Horthy, a parcouru, sous la protection des valeurs traditionnelles de la philologie classique, un long et tragique chemin jusqu’à ce qu’il s’engageât politiquement contre le fascisme et l’Allemagne, et tombât lui-même victime de l’Hitlérisme. » (Tibor FRANCK, « A Hungarian Quarterly irodalompolitikája 1936–1944 » [La politique littéraire du *Hungarian Quarterly*], *Filológiai közlöny*, 1978/1, 59).

